

Madagascar et les îles de l'océan Indien

R. K. Kent

Madagascar

Le profil moderne de Madagascar fut façonné essentiellement pendant le XIX^e siècle, lorsque les Merina, peuple de l'intérieur de l'île, établirent leur suprématie politique et imposèrent à de nombreuses autres populations un mélange de caractéristiques qui leur étaient propres ou qu'ils avaient importées d'Europe, devenant ainsi virtuellement les seuls Malgaches aux yeux des étrangers. La période coloniale, qui débuta par une défaite militaire des Merina, devait renforcer encore leur présence au XX^e siècle. Cependant, par-delà l'impact d'événements relativement récents, l'histoire de Madagascar comporte aussi un autre passé, dont la portée est plus large et dans lequel les trois siècles qui se sont terminés en 1800 se détachent tout particulièrement. Il est presque certain que la plupart des habitants de Madagascar se sont rassemblés au cours de cette période pour former les groupes sociaux, économiques, religieux, culturels et politiques qui composent le peuple malgache actuel: les Antankara, les Antandroy, les Antambahoaka, les Antanosy, les Antemoro, les Antesaka, les Antefasy, les Bara, les Betsimisaraka, les Betsileo, les Bezanozano, les Merina, les Mahafaly, les Sakalava, les Sihanaka, les Tanala et les Tsimihety¹.

1. Comme les noms ethniques n'ont jamais été normalisés, d'autres orthographes sont également usitées. En général le préfixe *an-* (ou *ant-*) signifie « peuple de », mais il est escamoté dans le parler usuel (ainsi Antanosy = « Tanus » car « o » se prononce « ou » en malgache); *bé-* et *-bé* signifient « nombreux » ou « grands » et dénotent donc l'importance; *tsi-* ou *-tsi* marque la négation. Les

L'arrivée dans le pays d'immigrants qui, en se mêlant aux autochtones, formaient des populations nouvelles, cessa à partir du milieu du XVI^e siècle. Certains habitants de Madagascar étaient déjà entrés en contact avec des Européens, notamment des Portugais, et au moins une des plus grandes et des plus influentes familles royales, celle des Maroserana, avait commencé de se former. Au début du XVII^e siècle, Madagascar était une mosaïque de royaumes, petits pour la plupart et vivant en autarcie. Avant 1700, la majeure partie de l'ouest de l'île se rallia à l'Empire sakalava, tandis que plusieurs royaumes apparaissaient sur les hauts plateaux où vivaient des peuples comme les Betsileo et les Merina, dans le Sud-Est où vivaient les Antemoro, les Antesaka, les Antefasy et les Antanosy, dans l'extrême Sud où vivaient les Antandroy, dans le Sud-Ouest où vivaient les Mahafaly et dans la partie méridionale de l'intérieur où vivaient les Bara. Au cours de ce même siècle, les contacts avec les Européens commencèrent à se multiplier en différents points de l'île et les échanges s'intensifièrent, les compagnies des Indes orientales hollandaise, anglaise et française s'intéressant de plus en plus à la grande île africaine. L'exportation des esclaves qui, jusqu'alors, ne s'effectuait que vers l'Afrique orientale et l'Arabie à partir de trois points d'embarquement voisins situés dans le Nord-Ouest, se tourna vers Le Cap, les Mascareignes et le Nouveau Monde, les points d'embarquement s'accrurent le long des côtes étendues de Madagascar. Les armes à feu commencèrent à se répandre et ne furent pas, bien que leur nombre demeurât relativement faible, sans avoir certaines répercussions sur le plan politique. L'Empire sakalava et, en particulier, le Royaume iboina², qui en constituait l'élément septentrional, atteignirent leur apogée au XVIII^e siècle, tandis qu'une partie de la côte orientale, située à l'opposé, s'unissait pour la première fois au sein de la Confédération betsimisaraka. Avant la fin du siècle, la puissance des Sakalava du Nord et des Betsimisaraka avait irrémédiablement décliné à la suite d'événements survenus à Madagascar même et à l'extérieur. Au contraire, l'Imerina, qui était faible et désuni, parvint à augmenter sa production alimentaire, à accroître sa population et à mener à bien une renaissance politique qui offrit aux Merina une base solide pour leur expansion future.

Les nouveaux venus et les coalitions

Avant le XIX^e siècle, les Antemoro avaient acquis un certain prestige car ils formaient le seul groupe capable d'écrire le malgache (en utilisant l'alphabet arabe) et avaient des dons particuliers dans les domaines de la magie et de la religion. Les spécialistes ne sont pas encore pleinement d'accord sur la date et le lieu de débarquement de leurs ancêtres à

Makua, dont le nombre s'élève à environ 70 000 et qui sont des descendants d'Africains importés *via* le Mozambique durant la première moitié du XIX^e siècle, ne figurent pas sur la liste ci-dessus. Il a été avancé, mais à tort, que certains des principaux noms d'ethnies se sont formés sous l'hégémonie des Merina.

2. Le préfixe *i-* signifie « lieu de » dans les toponymes. On le rencontre également comme particule dans les noms propres d'individus ou de groupes. C'est une survivance africaine.

Madagascar, leur origine, leur degré d'islamisation et leur influence dans l'île. Les auteurs les plus anciens tendaient à situer leur arrivée dans le nord-est de l'île vers 1400, et à les considérer comme des Arabes venus d'Arabie³. Plus récemment, l'influence réelle de l'islam dans la culture passée et présente des Antemoro a été entièrement remise en question⁴. Gustave Julien fut le premier spécialiste à penser qu'ils étaient originaires d'Afrique orientale⁵, thèse qui, depuis une dizaine d'années, est étayée par plusieurs considérations. Il semble également que les premiers Antemoro aient eu une formation religieuse et une organisation islamique, mais qu'ils n'aient pu les conserver parce qu'ils étaient totalement isolés du monde musulman⁶. Un point ne devrait pas être contesté : les Antemoro ne formèrent ni une société ni un État à Madagascar avant l'arrivée de leurs ancêtres sur les rives de la Matitana, dans le sud-est du pays. C'est seulement lorsqu'ils se furent mêlés aux *tompon-tany* (les maîtres de la terre, les premiers habitants de l'île) que cette société et cet État émergèrent. Il est toutefois possible de dater avec assez de précision leur établissement sur les rives de la Matitana, parce que trois navigateurs portugais visitèrent la région au bon moment, entre 1507 et 1514. Les deux premiers, à un an d'intervalle, ne parlent pas de « Maures », mais notent que la population locale a l'habitude de commercer avec eux⁷. Quant au troisième, il fut envoyé directement dans la région en 1514 pour y implanter une fabrique. À cette époque, il existait dans la vallée de la Matitana « une cité peuplée de nombreux Maures ». Après avoir manifesté pendant environ six mois leur opposition à une présence commerciale portugaise, les *tompon-tany* le contraignirent à quitter la Matitana pour de bon⁸. Comme les ancêtres des Antemoro sont, dans ce cas précis, les seuls candidats sérieux au nom de « Maures », leur établissement le long de la Matitana a dû avoir lieu entre 1509 et 1513.

Les documents écrits des Antemoro relatifs à la période de formation de leur société (« quand la Matitana ne comptait pas encore sept villages ») et aux siècles suivants ne se bornent pas à rapporter des événements du passé, ils constituent aussi des éléments d'un processus d'introspection. Ils nous relatent d'une manière générale les rencontres des Antemoro avec les communautés qui habitaient le littoral Sud-Est avant leur arrivée, ils

3. A. Grandidier (1908-1928, vol. IV, partie I, p. 156) suppose que certains des ancêtres des Antemoro avaient séjourné en Afrique orientale, mais n'a constaté aucune influence culturelle africaine l'amenant à modifier ses idées sur leur origine arabe initiale.

4. J. Faublée (1958, p. 71) suit A. van Gennepe (1904, p. 4-11) qui s'interroge sur les faits attestant leurs origines islamiques. É. de Flacourt (1661, p. 171) a donné des indications sur la hiérarchie musulmane dans le sud-est de l'île.

5. G. Julien, 1929, p. 75.

6. R. K. Kent, 1970, p. 108-114.

7. Voir A. Grandidier *et al.* (1903-1920, vol. I, p. 18-19 et p. 48-49) au sujet des visites de Ruy Pereira et Diego Lopes de Sequeira (qui était beaucoup plus qu'un simple navigateur) en 1507 et 1508.

8. *Ibid.*, p. 53; *Documentos sobre os Portuguezes em Moçambique et na Africa central, 1497-1840*, 1962-1975, vol. III, p. 508, pour le voyage de Luis Figueira.

évoquent l'opposition entre les conceptions patrilineaires des nouveaux venus et les conceptions matrilineaires des autochtones, ils mentionnent non pas une mais plusieurs arrivées de « proto-Antemoro » dans la Matitana, ils décrivent de nombreux conflits entre les nouveaux venus eux-mêmes⁹. Seul le premier ancêtre, Ramakararube, resta au-dessus de ces conflits puisqu'il retourna à « Maka » (La Mecque)¹⁰. Plus précisément, ce fut au cours des trois premiers quarts du XVI^e siècle que les Antemoro évitèrent d'être incorporés dans un ou plusieurs groupes de *tompon-tany* et formèrent une société qui s'articulait autour de quatre clans aristocratiques et de quatre clans sacerdotaux. En effet, la majeure partie de ce que nous savons de l'histoire interne des Antemoro jusque bien après 1800 se résume à des conflits entre les clans aristocratiques anteoni, antemahazo, anteisambo et zafikazimambo, dont chacun disposait, dans le royaume, de son propre territoire¹¹. L'*andrianoni*, ou roi suprême de tous les Antemoro, pouvait provenir de n'importe lequel de ces quatre clans (auxquels on donnait parfois le nom collectif d'Anteoni). En même temps, les clans sacerdotaux rivalisaient pour occuper le premier rang dans les fonctions religieuses et culturelles. Ainsi, les Tsimeto, les Zafimbolazi, les Anakara et les Anterotri cherchaient à être les gardiens des manuscrits sacrés (*sorabe*) des Antemoro, à devenir les grands prêtres du royaume ou à être les plus proches d'un *andrianoni* et de son clan¹². Comme on pouvait s'y attendre, les aristocrates n'étaient pas sans nourrir l'ambition de contrôler les aspects religieux de la société antemoro, tandis que les Antalaotra briguaient également le pouvoir temporel. Ces divisions s'estompèrent au XIX^e siècle, lorsque le clan des Anakara monopolisa à son profit le pouvoir religieux et politique. Sa suprématie demeura incontestée jusqu'à ce que des révoltes populaires commençassent, bien qu'elles eussent été réprimées par des troupes étrangères venues de l'Imerina, à la battre en brèche¹³.

Quand les Antemoro s'établirent sur la côte orientale de Madagascar, ils y trouvèrent, outre plusieurs groupes de *tompon-tany*, d'autres communautés qui étaient venues d'ailleurs avant eux¹⁴. Se retrouvant surtout parmi les Antambahoaka, voisins des Antemoro au nord, les descendants de Raminia, les Zafindraminia, étaient également disséminés au centre et au sud de la

9. G. Julien, 1929, p. 1-23, et 1933, p. 57-83; G. Mondain, 1910, p. 50-191 (textes arabomalgaches et traductions françaises).

10. G. Mondain, 1910, p. 51; G. Ferrand, 1891-1902, vol. II, p. 57.

11. Ces territoires furent ramenés à trois au XVII^e siècle. Les Anteoni et les Antemahazo occupaient la basse et moyenne Matitana. Ivato était la capitale de l'*andrianoni*. Les clans sacerdotaux, connus sous le nom collectif d'Antalaotra, avaient leur centre à Vohipeno. H. Deschamps, 1961, p. 93 et carte p. 110.

12. G. Ferrand, 1891-1902, vol. I, p. 1-41 et vol. II, p. 69-72; H. Deschamps et S. Vianès, 1959, p. 41-45.

13. G. Huet, 1901.

14. Treize noms de groupes de *tompon-tany* sont cités dans les textes antemoro, parmi lesquels les Antemanampatra et les Manankarunga sont les plus importants. Un petit nombre d'immigrants plus anciens que les Antemoro, connus sous le nom d'Onjatsy (phon. *ound-zatse*), conservèrent quelques privilèges sous le règne des nouveaux maîtres, dont certains épousèrent des femmes onjatsy.

côte orientale. Leurs grands ancêtres étaient eux aussi censés être venus de « Maka ». Diverses origines ont été attribuées à Raminia et ses compagnons¹⁵, mais on s'accorde à considérer qu'ils sont arrivés à Madagascar avant le XV^e siècle au plus tard. L'une des rares traditions zafindraminia qui aient survécu autrement que dans des textes antemoro donne à entendre que, quel que soit le pays d'origine de Raminia, l'Afrique orientale a été une importante escale sur sa route vers Madagascar¹⁶. Au moment où les Antemoro arrivèrent, les Zafindraminia jouissaient, dans l'ensemble, de positions privilégiées parmi les *tompon-tany*, en grande partie grâce à la coutume en vigueur à l'époque (*sombili*), suivant laquelle seul un descendant de Raminia devait abattre les animaux domestiques. Comme on pouvait s'y attendre (d'ailleurs, leurs propres textes le confirment), les ancêtres des Antemoro cherchèrent à épouser des femmes zafindraminia. Il y eut même des rivalités au sujet de ces femmes, mais ces unions demeurèrent « stériles »¹⁷. Finalement, les conflits se polarisèrent entre les deux vagues successives de nouveaux venus. Ils provoquèrent une grande insécurité et on en trouve l'écho dans certaines traditions orales des *tompon-tany*, sous la forme d'un combat entre deux « géants » (Darafify et Fatrapaitanana)¹⁸. La phase la plus aiguë de ce conflit généralisé coïncida avec l'émergence des aristocrates zafikazimambo devenus, aux alentours de 1550, les nouveaux et puissants maîtres de la région. En dépit de certaines difficultés, les textes antemoro font descendre le fondateur des Zafikazimambo (Zafikazimambo) de Ramarohala, l'ancêtre immédiat des aristocraties anteoni, qui représente la troisième génération autochtone et dont deux fils (sur dix-sept) fondèrent les aristocraties antemahazo et anteisambo¹⁹. Ces textes généalogiques montrent que le processus d'assimilation linguistique et culturelle s'est étendu sur plusieurs générations mais ils attestent également le souci d'assurer la cohésion de la société puisqu'ils font descendre les Zafikazimambo des Anteoni et leur donnent une origine aristocratique et locale appropriée. Nous savons néanmoins, grâce à un observateur indépendant du milieu du XVII^e siècle qui connaissait bien le sud-est de Madagascar, que les Zafikazimambo furent les derniers immigrants d'outre-mer à s'installer sur les rives de la Matitana et que leur nom provient de celui d'une femme *tompon-tany* épousée par l'un d'eux²⁰. On les considérait tous comme des prêtres (*ombiasa*) et comme des scribes envoyés de La Mecque un siècle et demi avant le récit de De Flacourt (1658) afin d'instruire les habitants du pays²¹. Les Zafikazimambo exercèrent sur la société antemoro, à partir de 1550, une influence qui fut décisive à certains égards. Ils s'arrogèrent, au détriment des Zafindraminia, le monopole rituel du *sombili* et l'utilisèrent avec rigidité comme instrument économique et

15. Entre autres, javanaise, *shīrāzī* et indienne.

16. G. Ferrand, 1902, p. 219-222.

17. G. Mondain, 1910, p. 52-55. L'« absence de progéniture » est une affirmation symbolique.

18. Cette tradition est évoquée par A. Grandidier, 1908-1928, vol. IV, partie I, p. 135 et note 1.

19. G. Mondain, 1910, p. 56-59. Les autres fils fondèrent de petits groupements locaux.

20. É. de Flacourt, 1661, p. 17. Il est à noter que *mambo* et *kazi* sont des titres qu'on trouve dans le centre sud-est de l'Afrique.

21. *Ibid.*

politique; ils réduisirent les libertés du peuple; ils firent de la religion le centre de la vie politique. Ils réglèrent également les conflits entre Antemoro et Zafindraminia en mettant à mort autant de descendants mâles de Raminia que possible et en enfermant leurs femmes et leurs enfants dans des ghettos²². On peut dire que les Zafikazimambo créèrent le premier royaume fort des Antemoro sur la Matitana et lui donnèrent deux *andrianoni* qui firent preuve de réelles capacités: Rabesirana (vers 1580-1615) et Andriapanolaha (vers 1630-1660)²³.

L'effervescence que connut le pays des Antemoro eut des répercussions au-delà de ses frontières. Elle suscita, par exemple, une tendance à l'expatriation qui devint une caractéristique permanente de cette société²⁴. Comme les clans sacerdotaux engendraient plus de spécialistes que les diverses subdivisions du Royaume d'Antemoro ne pouvaient en absorber, ils prirent l'habitude d'essaimer parmi d'autres peuples et d'offrir leurs talents particuliers à ceux qui en avaient besoin²⁵. Ces *ombiasa*²⁶ devenaient ainsi itinérants ou se fixaient quelque part, généralement pour servir un chef. Il n'existe pas d'estimation chronologique satisfaisante permettant de mesurer l'influence des expatriés antemoro sur les autres communautés entre le milieu du XVI^e siècle et la fin du XVIII^e. Néanmoins, il ne fait guère de doute que, tous ensemble, ils concouraient à un processus primordial d'évolution politique: le passage d'une mosaïque de petits territoires soumis à un chef, vivant en vase clos, qui ne cherchaient pas à s'étendre et ignoraient souvent jusqu'à l'existence de leurs voisins, à des unions politiques plus larges et plus ambitieuses. En ce sens, ils ont peut-être été les premiers promalgaches. De Flacourt rapporte que les *ombiasa* de la Matitana (il ne connaissait pas le mot antemoro) non seulement étaient les « maîtres » des *ombiasa* d'autres régions du Sud-Est mais également formaient des spécialistes religieux étrangers, dont certains jouèrent peut-être un rôle central dans leurs propres sociétés. Le fait que la Matitana fût constamment en effervescence poussa également quelques membres de l'aristocratie à s'exiler et le pogrom organisé par les Zafikazimambo contre les Zafindraminia adultes de sexe masculin dut chasser vers l'intérieur de Madagascar un assez grand nombre de migrants involontaires. Les Zafirambo, chefs des Tanala ou Ikongo²⁷, descendaient peut-être de ces exilés, ainsi que certains des ancêtres des nobles de la future Imerina²⁸ ou que les Zafindraminia chez les Antanosy.

22. *Ibid.* De Flacourt situe ce pogrom pendant les années 1630.

23. R. K. Kent, 1970, p. 98-99.

24. B. F. Leguével de Lacombe, 1823-1830, vol. II, p. 187.

25. Voir G. A. Shaw, 1893, p. 109, pour un exemple d'expatriation antemoro.

26. Phonétiquement, *ombiasa* (pluriel et singulier) est souvent traduit par prêtre, sorcier, docteur. Les *ombiasa* remplissaient plusieurs fonctions et se subdivisaient, chez les Malgaches, en plusieurs catégories.

27. H. Deschamps, 1965 (2^e éd.), p. 55 (manuscrit 13, Bibliothèque nationale, Paris).

28. Un texte antemoro quelque peu suspect (ou plutôt un texte d'influence antemoro) semble indiquer, au XIX^e siècle (alors que les Merina étaient victorieux dans la majeure partie de Madagascar), que certains des premiers Zafindraminia avaient émigré en Imerina.

D'après de Flacourt, les Zafindraminia se fixèrent chez les Antanosy à la fin du XVI^e siècle²⁹. D'autres auteurs soutiennent que ce fut beaucoup plus tard, aux alentours de 1625³⁰. C'est la première date qui semble la meilleure et, de plus, il est probable qu'aux Zafindraminia récemment arrivés chez les Antanosy soient venus s'ajouter leurs cousins fuyant la Matitana. Une généalogie zafindraminia-antanosy, qui est loin d'être digne de foi du point de vue chronologique, indique qu'« une lignée royale » existait depuis dix-sept générations³¹. En fait, des récits écrits par des résidents européens entre 1614 et 1680 ainsi qu'une étude³² montrent clairement que les Zafindraminia ne purent s'imposer chez les Antanosy. Ils introduisirent le *sombili* dans la région, ils excellaient dans la construction de cases en bois, ils amassaient le bétail qui était la source de richesse principale même dans une société essentiellement agricole, ils avaient un certain sens des liens de parenté et une volonté de pouvoir, et ils parvinrent à s'assurer une position privilégiée chez les Antanosy. Mais leur instinct de possession, leurs rivalités internes et leur incapacité de trouver des symboles transcendant les besoins d'un *rohandrian* déterminé (nom qui désignait le rang le plus élevé chez les Zafindraminia) et unissant tous les Antanosy militaient contre la création d'un seul État gouverné par les rois zafindraminia. Au lieu de cela, deux sociétés parallèles se développèrent, les Zafindraminia copiant la hiérarchie *tompon-tany*. Lorsque les Français fondèrent Fort-Dauphin en pays Antanosy, en 1643, les deux sociétés s'étaient mélangées, non seulement du fait de la pratique de l'exogamie mais aussi parce que, des deux côtés, les échelons supérieurs évoluaient vers la centralisation politique. Ses trente années d'existence (1643-1674) suffirent à Fort-Dauphin pour arrêter complètement ce processus et l'unité politique resta hors d'atteinte³³.

Les Zafindraminia n'étaient pas des bâtisseurs de royaumes, les Antemoro constituent un rare exemple de nouveaux venus qui fondèrent leur propre société et leur propre État, mais les Maroserana se détachent comme la famille pandynastique la plus importante de l'histoire politique de Madagascar. Finalement, les Maroserana donnèrent des rois aux Mahafaly, aux Sakalava du Menabe et du Boina, à une partie des Antandroy et des Bara. Une fois leur groupe formé, les Maroserana (comme les Rafindraminia et les Antemoro) n'étaient plus des étrangers à Madagascar, des non-assimilés ayant conservé une langue et une culture propres. Comme pour d'autres nouveaux venus, leur origine et la phase de gestation du groupe restent controversées. Tout d'abord, les traditions orales mahafaly et sakalava ne concordent ni au sujet du premier ancêtre maroserana, ni au sujet du lieu d'origine des « proto-Maroserana ». Les récits oraux recueillis alors que la plupart des

29. É. de Flacourt, 1661, p. 5. Dans sa préface, de Flacourt situe l'arrivée des Zafindraminia à Madagascar quelque 500 ans avant sa propre époque.

30. A. Grandidier, par exemple, hésitait entre les deux dates.

31. Bibliothèque nationale, Paris, Fonds français, manuscrit 20181, f. 146v-147; É. de Flacourt, 1661, p. 48-53; L. Mariano, *Relations*, 1613-1614, dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. II, p. 49.

32. R. K. Kent, s.d.

33. *Ibid.* Voir également ci-après.

Sakalava étaient encore indépendants leur donnent simultanément deux origines très différentes: Andrianalimbe, venu de l'intérieur de Madagascar, et Andriamandazoala, venu d'outre-mer³⁴. La question est encore obscurcie par le fait que selon certaines traditions, le fondateur des Maroserana fut Rabaravavokoka³⁵. Les Mahafaly du sud-ouest de Madagascar, au sein desquels les Maroserana apparurent au XVI^e siècle, indiquent que leur famille royale fut fondée par Olembetsitoto³⁶.

Ces contradictions contribuent à expliquer les thèses de certains auteurs selon lesquelles les Maroserana provenaient, par exemple, du sud-est de Madagascar, qu'ils étaient les Indiens qui avaient débarqué près de l'actuel Fort-Dauphin vers l'an 1300 pour se diriger vers le nord et fonder la famille royale des Antesaka, les Zarabehava. De là, ils seraient partis vers l'ouest, donnant des familles royales aux Antandroy de l'extrême Sud (les Zafy Manara), aux Bara du Centre-Sud (les Zafy Manely) et, plus tard, aux Mahafaly et aux Sakalava³⁷. On a interprété le terme *maroserana* comme « ceux qui avaient de nombreux ports » — « nom donné surtout aux princes du sang que Radama I^{er} envoya comme gouverneurs aux divers ports de mer où il établit des douanes³⁸ » —, ce qui donne à penser que le contrôle du littoral était l'objectif d'une stratégie ancienne. Plusieurs rectifications ont été apportées à toutes ces thèses au cours des dernières années, en se fondant surtout sur les toutes premières sources dont on dispose³⁹. Comme l'indiquent les traditions royales antesaka, les rois zarabehava étaient une branche des Sakalava de la côte Ouest qui traversèrent Madagascar entre 1620 et 1650⁴⁰. Ce déplacement est aussi confirmé par d'autres preuves⁴¹. Par conséquent, la dynastie maroserana ne s'est pas déplacée d'est en ouest et il ne fait plus aucun doute que cette famille s'est constituée dans le sud-ouest de Madagascar. Les Zafy Manely, famille royale de l'Ibara, partirent du sud-ouest pour se diriger vers l'intérieur méridional (et non pas l'inverse), et rien ne confirme la soi-disant origine indienne: même sur le plan linguistique, on n'a jamais relevé de survivances indiennes dans le vocabulaire des rois maroserana. Le fait qu'environ 250 ans se soient écoulés entre la date d'arrivée supposée (1300) et l'apparition des Maroserana (vers 1550) contredit aussi l'idée d'une influence politique indienne. Enfin, Charles Guillain a démontré sur place, il y a environ 135 ans,

34. C. Guillain, 1845, p. 10-11.

35. L. Thomassin, 1900, p. 397, où ce nom est écrit Rabavavavokoka. D'autres traditions lui donnent même un père.

36. C. Poirier, 1953, p. 34-35. En fait, « Andriamaroserana » est le nom générique du premier souverain maroserana dont le crâne, appelé Andriamaro, devint le protecteur de tous les Mahafaly (voir ci-après). Les difficultés que soulèvent les généalogies mahafaly tiennent à un facteur politique: quatre États ont été créés dans ce groupe du Sud-Ouest, ce qui rend les versions du premier arbre généalogique royal compliquées.

37. A. Grandidier, 1908-1928, vol. IV, partie I, p. 127-128 (note 1), p. 168, 212, 214, 278-280 (note 4).

38. A. Abinal et V. Malzac, 1888, p. 557.

39. R. K. Kent, 1969.

40. Marchand, 1901, p. 485-486; H. Deschamps, 1936, p. 162-164, *passim*, et 1965, p. 94.

41. J. Boto, 1923, p. 252-253. De plus, les Sakalava menèrent un certain nombre de guerres lors de leur voyage à travers l'intérieur du pays, guerres qui ont marqué les mémoires.

qu'un titre créé au début du XIX^e siècle par le roi merina Radama I^{er} (1810-1828), pour affermir son contrôle sur les ports, n'avait pas du tout la même signification dans le sud-ouest de Madagascar vers 1840⁴².

Les deux traditions divergentes des Sakalava ne sont nullement contradictoires. Andriamandazoala et Rabaratavokoka signifient respectivement « le Seigneur qui a flétri la forêt » et « Noble Roseau Penché ». Comme les Mahafaly et les Sakalava donnaient des noms posthumes à leurs monarques et comme leurs idiomes interdisaient l'usage du mot « mort » pour les rois disparus (ce tabou linguistique était appelé *anaratahina* pour les Mahafaly et *fitahina* par les Sakalava), l'idée d'un roseau « penché » (le terme roseau représentant un concept analogue à l'*uthlanga* des Zulu)⁴³ donne à penser que Rabaratavokoka est vraisemblablement un *fitahina* pour Andriamandazoala. L'absence de tout tombeau pour ce dernier et l'affirmation qu'Andriamandazoala en a toujours eu un (bien qu'il ait été trouvé vide quand il a été ouvert)⁴⁴ militent également en faveur de cette thèse. Le tombeau d'Olembetsitoto se trouve en pays Mahafaly⁴⁵. Par ailleurs, des nouveaux venus originaires de l'intérieur (peut-être chassés par d'autres nouveaux venus), que représentait le Grand Seigneur 'Alī (Andrianalimbe)⁴⁶, et ceux qui étaient venus d'outremer, que représentait Andriamandazoala, se rapprochèrent les uns des autres par un processus de coalitions et de conflits, suivant un schéma classique pour les nouveaux venus à Madagascar. Il est très probable que certains des ancêtres des Maroserana arrivèrent au sud-ouest de Madagascar par voie maritime. La branche des Maroserana qui régnait chez les Sakalava était connue sous le nom de Zafivolamena (Fils de l'or), alors que les tombeaux des rois maroserana en pays Mahafaly s'appellent toujours *volamena* (or — littéralement « argent rouge »). Il existe bien des traditions selon lesquelles une grande quantité d'or fut débarquée par les ancêtres des Sakalava-Maroserana à proximité de l'actuelle Tuléar⁴⁷. Étant donné qu'on ne trouvait ni or ni mines d'or dans toute la moitié sud de Madagascar (des marins portugais qui exhibèrent de l'or furent, au XVI^e siècle, observés avec indifférence par les habitants du littoral), les traditions indiquant que ce métal fut importé ne peuvent être erronées quant au fond. Le fait que le *volamena* devint un métal sacré (*fady*, *faly*) reflète également la vocation pandynastique de ceux qui l'on apporté. Quand on considère la proximité des importantes mines d'or

42. C. Guillain, 1845, p. 11, note 1. On lui a dit, près de Tuléar, que le terme *maroserana* signifiait « nombreuses pistes » en raison de la coutume selon laquelle les premiers rois maroserana dans le Mahafaly plaçaient leurs résidences au centre des autres demeures et faisaient rayonner des pistes tout autour menant aux divers villages avoisinants. Cependant, Guillain ne fut pas satisfait par cette explication. Il connaissait aussi la signification de ce terme dans l'Imerina.

43. C. Callaway, 1870, p. 2-3 et note.

44. Selon E. Birkeli, 1926, p. 32.

45. M. A. Marion, 1971.

46. Andrianalimbe : une meilleure traduction serait tout simplement « nobles par dizaines de milliers » (*andriana* = seigneurs, nobles + *ali*, d'*alina* = 10 000, et *mbelbe* dans le sens de nombreux, plusieurs). Andriana ne doit pas être interprété comme un titre fonctionnel applicable aux titulaires de certains postes.

47. Tovonkery, 1915, p. 7.

de Rhodésie, l'existence d'hommes capables d'en apporter à Madagascar en une seule traversée (les commerçants afro-arabes ou même des exilés volontaires portugais qui détenaient de grandes quantités d'or mais ne savaient où aller), la présence de plusieurs mots et coutumes similaires à Madagascar et en Rhodésie, on peut difficilement écarter la probabilité de liens entre Maroserana et Mwene Mutapa⁴⁸.

Certaines traditions extrêmement intéressantes, recueillies et publiées par un Sakalava au début du XX^e siècle, éclairent les débuts de l'histoire des Maroserana. Elles indiquent que les premières tentatives de ces nouveaux venus dans le Sud-Ouest pour s'affirmer politiquement ont été infructueuses : les nombreuses initiatives qu'ils ont prises alors ne les ont menés nulle part. Elles révèlent que leurs premiers succès politiques ne furent possibles que lorsque des liens de parenté s'établirent entre eux et les familles de chefs locaux, qui portaient le nom d'une forêt voisine, les Analamahavelona⁴⁹. Elles montrent aussi que leur aptitude à innover fut un atout important des premiers Maroserana : ils avaient le sens de l'expansion territoriale, ils commencèrent à construire les premières fortifications et à bâtir sur des hauteurs ; ils utilisaient des troupes de mercenaires ; ils arbitraient les disputes ; ils savaient attirer des partisans en redistribuant nourriture et bétail (leur première capitale s'appelait Itsororobola, nom qui suggère un flux abondant et constant de biens) ; ils commencèrent à consulter les devins qu'ils avaient trouvés sur place sur les affaires de l'État⁵⁰. Ils procédèrent de manière analogue chez les Mahafaly où des alliances avec les familles des chefs, les Andriantsileliky, brisées par plusieurs années de conflit, leur assurèrent la suprématie politique. Cependant, les familles des chefs conservèrent de nombreux privilèges importants et ne furent pas dépossédées de leurs biens⁵¹. Il semble que l'effet conjugué d'un taux de natalité élevé chez les Maroserana et de la volonté d'appliquer le principe de la primogéniture lors des successions royales ait produit un nombre illimité de branches collatérales et de princes n'ayant pas le droit de régner. Les textes sakalava (parfois en « faisant remonter » la généalogie des Maroserana dans le temps) ont donné à cette bifurcation de l'arbre généalogique en rois légitimes et collatéraux le nom de phase des *volamena* et des *volafotsy* (« argent blanc »). C'est probablement pour résoudre ce problème que l'on commença à rechercher activement de nouvelles terres (*orin-tany*), ce qui contribua à élargir la sphère d'influence des Maroserana, des villages étant donnés à gouverner aux membres de la famille royale. Cependant, le problème se posait encore au XIX^e siècle, de sorte qu'il arrivait de temps à autre que des collatéraux s'exilassent volontairement (on les appelait alors *longon'mpanilo* ou *vohitsy mananila*), qu'ils s'alliassent avec des opposants aux

48. R. K. Kent, 1970, *passim*. Néanmoins, ces liens ne sont peut-être pas directs au niveau des coutumes et l'origine rhodésienne de certains ancêtres des Maroserana restera controversée tant que de nouvelles recherches, menées des deux côtés du canal de Mozambique, n'auront pas mis en évidence suffisamment de parallélisme pour dissiper tous les doutes.

49. L'Analavelona est une crête dans la vallée de la Fiherenana, partiellement parallèle à la côte Ouest, entre les rivières Fiherenana et Mangoky.

50. Firinga, 1901, p. 664-669.

51. E. Mamelomana, s.d., p. 1-3.

Maroserana ou même qu'ils constituassent des dynasties rivales comme les Andrevola, rois de la vallée de la Fiherenana qui devaient donner beaucoup de fil à retordre aux Maroserana.

Les étrangers et leur influence

Les récits des Européens qui visitèrent Madagascar avant la période coloniale ont le mérite cumulatif et durable de contribuer de manière inestimable à la connaissance du passé de l'île⁵². On ne peut cependant se référer à une vision monolinéaire en ce qui concerne l'influence que l'Europe pouvait avoir sur place vers 1800⁵³. D'une manière générale, les Portugais eurent, au XVI^e siècle, une influence négative sur le commerce dominé par les musulmans et sur ses débouchés au bord de l'océan Indien⁵⁴ qui, à l'aube du XVI^e siècle, étaient au nombre de quatre à Madagascar: un près de la ville de Vohemar, au nord-est, et trois dans le Nord-Ouest, non loin de l'actuelle Majunga. Les comptoirs du Nord-Ouest se trouvaient sur de petits îlots dans les baies de Mahajamba, Boina et Bombetock. Ils étaient contrôlés et habités par des communautés de langue kiswahili qui exportaient essentiellement du riz et des esclaves vers l'Afrique de l'Est et l'Arabie. Quant à celui du Nord-Est, appelé Iharana, il était différent à plusieurs égards. Les Iharaniens vivaient sur la grande île, ils exportaient beaucoup moins de céréales et d'hommes que les comptoirs du Nord-Ouest et leur culture, d'origine locale, était ancienne et centrée sur le polissage de la pierre et les techniques de construction⁵⁵. D'après des sources portugaises du début du XVI^e siècle, Iharana aurait été fondée par des «Maures» de Malindi. Il ne fait guère de doute que son déclin n'a commencé qu'au moment où l'Europe s'est ingérée dans le commerce des musulmans à travers l'océan Indien. Dès 1700, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même et sa culture disparut sans laisser la moindre trace tangible dans l'île. En 1506, les Portugais attaquèrent le principal comptoir swahili du Nord-Ouest, Lulangane, situé sur l'îlot de Nosy Manja dans la baie de Mahajamba. Ils tentèrent de détruire Boina sans y parvenir vraiment et épargnèrent totalement Bombetock, dont le *shaykh* avait adopté une attitude amicale à leur égard⁵⁶. Ils découvrirent également une dense colonie d'Africains plus au nord, dans la baie d'Anorontsanga, forte de près de 2 000 hommes. Ces derniers se massèrent sur la plage, armés d'arcs et de flèches (armes qui disparurent de Madagascar

52. Un grand nombre de ces récits figurent dans les *Collections des ouvrages anciens concernant Madagascar* (1903-1920), œuvre lancée sous l'égide de ses deux principaux directeurs de publication, Alfred et Guillaume Grandidier. La série ne va pas au-delà de 1800 et il n'existe encore aucune collection comparable pour le XIX^e siècle.

53. La condamnation la plus dure et la plus radicale de tous les Européens qui sont venus avant 1800 à Madagascar ou aux alentours a été formulée par les Grandidier qui furent sans nul doute les plus importants spécialistes de Madagascar. Voir A. Grandidier, 1908-1928, vol. IV, partie II, p. 106-108.

54. J. Strandes, éd. de 1961, p. 12-155.

55. Pour un récapitulatif des ouvrages existants sur Iharana, voir P. Vérin, 1971, p. 225-229; P. Gaudebout et E. Vernier, 1941, demeurent la référence de base de tous les travaux.

56. Albuquerque et de Barros, dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. I, p. 15, 20-21 et 24-31.

après cela), de lances et de boucliers. Mais ils changèrent d'avis avant la bataille et s'évanouirent dans l'intérieur de l'île. Leurs huttes furent brûlées et ce fut comme si « toute la montagne était en flammes ». Cependant, cette colonie particulière ne faisait pas partie du réseau commercial musulman. Il s'agissait d'esclaves qui avaient fui Malindi, Mombasa et Mogadiscio⁵⁷.

Toutefois, après cette prise de contact belliqueuse, les Portugais installés au Mozambique changèrent d'attitude et se mirent à envoyer chaque année dans le nord-ouest de Madagascar un bateau qui en rapportait du bétail, de l'ambre gris, du tissu de raphia et des esclaves⁵⁸. Do Couto rapporte même qu'au milieu du XVI^e siècle, ses compatriotes étaient devenus les acheteurs d'esclaves les plus actifs de tous les intermédiaires du Nord-Ouest⁵⁹. En faisant augmenter la demande de produits d'exportation, les Portugais contribuèrent à l'émergence de plusieurs petites unions politiques au nord-ouest de l'île, non loin des comptoirs swahili. Cinq groupements de ce type se constituèrent le long du littoral et partiellement à l'intérieur des terres entre les 14^e et 16^e degrés de latitude sud⁶⁰. L'un d'eux prit rapidement de l'importance sous la conduite d'un chef portant le titre de *tingimaro* et appelé non sans exagération « le roi le plus puissant de l'île ». Il était « continuellement en guerre avec ses voisins⁶¹ ». Un demi-siècle plus tard, en juin 1614, le Tingimaro reçut la visite du père Luis Mariano, de l'ordre de Jésus au Mozambique. Ce dernier fit trois fois le voyage aller et retour jusqu'à Cuala, capitale du Tingimaro, distante de près de 25 kilomètres de la côte, dans l'espoir d'obtenir que des religieux (et les laïques portugais) puissent implanter un premier établissement dans un État que les intermédiaires du littoral commençaient à craindre⁶². Après que l'un des sujets du Tingimaro eut subi l'épreuve du poison pour connaître les intentions du père Mariano, celui-ci fut bien reçu, mais le Tingimaro refusa de signer un traité avec les Portugais et n'accepta aucune activité missionnaire à l'intérieur des terres⁶³. C'était un Buque (du kiswahili *wa-Buque*), nom adopté par les Portugais pour distinguer ceux qui parlaient malgache des Cafres de Madagascar qui utilisaient des idiomes bantu mais utilisé par la communauté de langue kiswahili pour désigner tous les habitants de la grande île⁶⁴. Comme le Tingimaro finit par contrôler aussi la baie d'Anorontsonga, il semble que la colonie d'esclaves qui avait fui la côte swahili de l'Afrique ait été absorbée par les Buque en l'espace de cinq générations environ.

57. *Ibid.*, p. 22.

58. J. dos Santos, 1609 (éd. de 1891), vol. II, chap. 19, p. 332-333, et 1901, p. 332.

59. Do Couto, dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. I, p. 100.

60. *Ibid.*

61. *Ibid.* Les prisonniers de guerre étaient vendus aux intermédiaires du littoral.

62. Samamo, roi swahili du Nouveau Mazalagem, dit à Paulo Rodrigues da Costa en 1613 que le Tingimaro le força, ainsi que son oncle, à abandonner le Vieux Mazalagem et qu'il craignait qu'il ne tente de s'emparer également du Nouveau Mazalagem.

63. A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. II, p. 66-70.

64. C'est au nord-ouest seulement que Madagascar était appelée Ubuque et la distinction entre Buque et Cafres dans le « Diário » de P. R. da Costa (1613) et les récits de Mariano était délibérée.

À la fin des années 1580, les Maures de Mazalagem (les noms de « Vieux » et de « Nouveau » Mazalagem furent donnés aux comptoirs des baies de Mahajamba et de Boïna par les Européens, avec des orthographes diverses) refusèrent de commercer avec les Portugais et un dominicain qui voulait convertir des autochtones fut tué⁶⁵. La guerre ne fut évitée qu'à la suite d'ordres venus de Lisbonne⁶⁶, après une démonstration de force et des représailles contre les Maures hors de Madagascar⁶⁷. En 1590, le nord-ouest de Madagascar fut intégré dans la zone commerciale de l'île de Mozambique⁶⁸. Entre 1614 et 1620, plusieurs tentatives furent faites, en particulier par le dynamique père Mariano, pour construire une église au nord-ouest de Madagascar. Comme l'atteste un journal intime, cela ne servit pas la cause de la chrétienté. Les musulmans locaux, relativement laxistes et qui allaient rarement à la mosquée, furent ainsi amenés à devenir plus rigoureux et à resserrer leurs liens avec les musulmans sunnites venus d'Afrique orientale et d'Arabie⁶⁹. Environ un demi-siècle plus tard, en 1667, le père Manuel Barreto devait écrire qu'il avait « souvent entendu Bartholomew Lopes, homme de grand jugement [...] et ayant une grande expérience des voyages à Madagascar, dire que si le roi [du Portugal] voulait lui donner six navires armés à rames, avec des soldats portugais à bord, il irait dans l'île avec son canot et plusieurs bateaux où prendraient place des Kaffir d'une autre race, et empêcherait tout navire des Maures en provenance de La Mecque, de Brava et de Magadoxo de faire escale dans l'île pour y pratiquer la traite des Buque dont ils faisaient des Maures, à raison de plus de trois mille cinq cents par an, car des cheiks qui résident dans divers ports à cette fin les achètent et les endoctrinent tout au long de l'année au grand déshonneur des chrétiens⁷⁰ ».

Les Portugais signèrent également, en 1613, plusieurs traités avec les rois du littoral occidental de Madagascar et une mission jésuite fut envoyée dans le Royaume de Sadia, près de la rivière Manambolo, en 1616 et en 1617. Cette mission déclencha une guerre civile qui couvrait déjà depuis un certain temps⁷¹ et qui devait avoir d'importantes conséquences dans la fondation du royaume sakalava du Menabe. En 1641, les Portugais annexèrent officiellement l'ouest de Madagascar aux termes d'un traité lusitano-hollandais⁷², mais ce n'était guère là que l'expression d'un désir du principal partenaire commercial de Madagascar au Mozambique. Vers 1700, en effet, le nord-ouest de Madagascar était sous la domination des Sakalava-Maroserana et, un siècle

65. J. dos Santos, 1609 (éd. de 1895), vol. I, p. 286.

66. *King to Meneses*, 6/2/1589, *BFUP*, I, 302.

67. J. dos Santos, 1609 (éd. de 1895), vol. I, p. 286-287.

68. Faisant partie de la zone commerciale de Goa.

69. P. R. da Costa, 1613 (éd. de 1970), p. 61-72, à comparer avec la lettre de Mariano à de Medeiros, 24 août 1619, dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. II, p. 303-311.

70. M. Barreto, 1899, p. 503-504 (supplément).

71. L. Mariano, « Letter », 24 mai 1617, dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. II, p. 236.

72. G. M. Theal, 1898-1903, vol. I, p. 407. Le traité fut ratifié au Portugal et en Hollande en 1641 et 1642.

plus tard exactement, les Malgaches devaient s'attaquer non seulement aux navires portugais qui se trouvaient dans le canal de Mozambique mais aussi à leurs bases dans les îles Querimba et Ibo⁷³. Il est sûr que quelques Portugais naufragés étaient allés dans le sud de Madagascar entre 1510 et 1550 et des histoires où ils sont associés à de grandes quantités d'or ont été rapportées par de Flacourt⁷⁴. Un groupe de ces Portugais s'établit à Antanosy où l'on a trouvé un petit fort de pierre (*trano-vato*) portant des inscriptions. Certains Zafindraminia affirmèrent que des mariages avaient uni leur famille et des Portugais, qui furent assimilés, ne laissant presque aucune marque de leur présence dans cette partie de l'île⁷⁵.

Il semble que les Portugais prirent moins d'esclaves à Madagascar, au début du XVII^e siècle, que leurs concurrents d'Afrique et d'Arabie. En outre, ils les achetaient à un prix beaucoup plus élevé qu'eux. Pendant cette même période, les îles Comores devinrent la plaque tournante où étaient rassemblés les esclaves et les marchandises de Madagascar que l'on embarquait ensuite pour Malindi, Mombasa, Mogadiscio et l'Arabie (surtout le golfe d'Aden). Par exemple, des commerçants de Domoni obtinrent « beaucoup » d'esclaves dans le nord-ouest de Madagascar « du fait de guerres civiles incessantes » qui sévissaient entre les rois de cette région. En 1614, un esclave s'achetait à Madagascar pour 9 ou 10 piastres et se revendait aux Portugais pour 100 piastres⁷⁶. Comme bon nombre de marchands de Domoni parlaient assez bien le portugais à cette époque, il semble que ceux-là s'orientèrent alors commercialement vers les Comores. Toujours en 1614, il a été rapporté qu'Anjouan regorgeait d'esclaves des deux sexes amenés de Madagascar en attendant d'être expédiés en Arabie en échange de coton indien et d'opium⁷⁷. Une trentaine d'années plus tard, on vit à Anjouan un boutre en provenance de la baie de Boïna (Nouveau Mazalagem) et transportant 500 esclaves, en majorité des enfants et des jeunes, achetés à raison de « 2 à 4 pièces d'un huitième de real ». À Anjouan, leur prix avait déjà quadruplé. Il avait décuplé à Malindi et ce dernier chiffre doublait encore lorsqu'ils atteignaient les rives de la mer Rouge⁷⁸. Des boutres de *Shihir*, dans le golfe d'Aden, allaient aussi directement à Madagascar acheter du riz, du millet et des jeunes gens des deux sexes⁷⁹. Il est clair que les Portugais étaient en train de perdre pied à Madagascar au profit des acheteurs traditionnels. Après 1620 environ, il semble qu'ils s'en désintéressèrent complètement.

Au début de la seconde moitié du XVII^e siècle, de nouveaux acheteurs, qui ne limitèrent pas leurs activités au nord-ouest de l'île, apparurent à

73. E. de Froberville, 1845.

74. É. de Flacourt, 1661 (éd. de 1920), p. 32-33.

75. L. Mariano, « Relation », dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. II, p. 41-48; É. de Flacourt, 1661 (éd. de 1920), p. 32-34.

76. Visite de Walter Peyton à Mohéli, dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. II, p. 84.

77. Visite de Pieter van den Broecke aux Comores, *ibid.*, p. 93.

78. Smart à Kynnaston, 23 juin 1646, *id.*, vol. V, p. 515 et 518.

79. P. van den Broecke (1614).

Madagascar. On sait que huit navires au moins approvisionnèrent les Hollandais de l'île Maurice en riz et en esclaves de Madagascar de 1639 à 1647. Ils opéraient surtout à partir de la baie d'Antongil⁸⁰. Un traité conclu avec le roi d'Antongil en mars 1642 l'obligeait à ne fournir des esclaves qu'à la Compagnie hollandaise des Indes orientales. En 1646, le troisième gouverneur de l'île Maurice envisagea de faire construire et d'équiper un fort dans cette baie mais des ordres de Batavia mirent fin aux efforts d'implantation partant de Maurice⁸¹. Des affrontements fréquents (parfois très violents) opposèrent les Hollandais aux habitants de l'est de Madagascar jusqu'en 1655, date à laquelle les premiers commencèrent à se rendre dans l'île en partant du Cap. Ils participèrent également à des conflits locaux. Mais la côte orientale était dans l'ensemble désunie et l'on ne peut pas dire que la présence commerciale des Hollandais ou leur participation occasionnelle à des guerres civiles ait eu un impact durable. Au XVIII^e siècle, toutefois, les Hollandais se joignirent à d'autres Européens pour exercer une influence commerciale considérable dans plusieurs régions de Madagascar, notamment sur la côte Ouest.

Des navires anglais accostèrent à Madagascar des centaines de fois entre 1600 et 1800, généralement sur la côte Ouest et notamment dans la baie de Saint-Augustin où, parfois, on en dénombrait huit simultanément. Le pidgin anglais, la langue du commerce, s'imposa dans la région et certains autochtones adoptèrent des noms et des titres anglais⁸². En 1645, des puritains anglais furent envoyés dans cette baie pour fonder une colonie. Cinq ans plus tard, une autre tentative d'implantation coloniale fut faite à Nosy Be, îlot du nord-ouest. Ce furent deux échecs et le nombre des victimes fut d'autant plus considérable que Madagascar avait été présentée aux futurs colons comme un paradis terrestre⁸³. Contrairement aux Portugais et aux Hollandais, les Anglais ne créèrent pas de base autour de Madagascar mais ils n'en devinrent pas moins les exportateurs les plus actifs d'esclaves malgaches vers le Nouveau Monde, en particulier vers la Barbade et la Jamaïque. Selon un recensement effectué à la Barbade à la fin du XVII^e siècle, cette île comptait 32 473 esclaves dont la moitié venait de Madagascar⁸⁴. Bon nombre de pirates américains et anglais participèrent à la traite des esclaves entre 1688 et 1724. Ils visitèrent toutes les zones de traite de Madagascar mais ils avaient également des colonies à Diego-Suárez, dans la baie d'Antongil et dans l'îlot oriental de Sainte-Marie. Des pirates participèrent à des guerres locales et contribuèrent ainsi à l'état d'insécurité en assu-

80. Voir le tableau provisoire établi par G. Grandidier et R. Decary, 1958, vol. V, partie III, section 1, p. 208.

81. Pour le texte du traité, voir *Corpus Diplomaticum Neerlandico-Indicum*, erste deel (1596-1650), La Haye, 1907, p. 360-362; traduction française dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. VI, p. 19-21.

82. Voir A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. V, p. 255, à titre d'exemple.

83. *Id.*, vol. III, p. 44-64, 69-183, 184-187 et 221-258. Il existe également un certain nombre d'essais consacrés à ce sujet.

84. G. Grandidier et R. Decary, 1958, vol. V, partie III, section 1, p. 213.

rant un approvisionnement constant en esclaves destinés à l'exportation⁸⁵. Ce fut au cours de cette « ère des pirates » que s'opèrent deux grands changements au niveau du commerce et des marchandises. Tout d'abord, comme plusieurs Européens entrèrent en concurrence vis-à-vis des mêmes fournisseurs, les chefs côtiers tendirent, la plupart du temps, à augmenter de plus en plus leurs prix. Ensuite, et peut-être par voie de conséquence, les Européens se mirent à échanger les esclaves qu'ils convoitaient contre des armes défectueuses ou mises au rebut. Comme le dit un médecin anglais en 1754, les armes vendues aux résidents de Saint-Augustin étaient de si mauvaise qualité qu'elles explosaient souvent, mutilant et tuant leurs utilisateurs⁸⁶.

La France fut le seul des pays européen désirant s'établir durablement à Madagascar à obtenir un modeste succès avec Fort-Dauphin, comptoir fortifié au sud-est de Madagascar, dont elle fut maître pendant tout juste un peu plus de trente ans, de 1643 à 1674. Parfois, les Français semblaient même occuper une position intermédiaire entre « étrangers » et « nouveaux venus ». À Fort-Dauphin, beaucoup d'hommes épousèrent des femmes du pays. Parmi les cas les mieux connus figurent celui de Pronis, le premier gouverneur de Fort-Dauphin, qui épousa une *rohandrian* zafindraminia, et celui du soldat français surnommé « La Case », qui arriva à Fort-Dauphin en 1656, épousa une héritière présomptive de la partie septentrionale du pays Antanosy et y devint un héros militaire⁸⁷. Des Français mirent également leurs armes à feu, qui leur conféraient un grand avantage puisque les autochtones en détenaient peu, au service de divers rois. Étienne de Flacourt, qui fut le gouverneur de Fort-Dauphin le plus instruit et au mandat le plus long (1648-1658), et qui écrivit deux ouvrages fondamentaux sur Madagascar⁸⁸, devint un potentat local, obligé de se défendre lui-même sans grand soutien de la France. En fait, pendant la moitié du temps où il occupa le poste de gouverneur, aucun navire n'accosta à Fort-Dauphin.

On a, en général, sous-estimé l'influence de Fort-Dauphin. Elle est sensible non seulement au niveau local mais à un niveau plus large. Les Antanosy, par exemple, étaient sur le point de parvenir enfin à l'union politique avec les Zafindraminia sous la houlette de Dian Ramack, ancien prince de la subdivision des Matikassi qui était allée à Goa. Fort-Dauphin y fit obstacle. À l'époque où aucun navire n'y accostait (1650-1654), une lutte acharnée pour la suprématie éclata au grand jour avec, d'un côté, les *rohandrian* nouvellement venus et, de l'autre, les soldats français, tandis que la majorité des simples cultivateurs fuyaient dans la forêt pour échapper à l'escalade de la violence. En 1653, Dian Ramack et de nombreux *rohandrian* étaient morts et divers chefs firent acte d'allégeance (*mifaly*) devant de Flacourt qui ne cherchait pas à fonder un État local. La situation empira après son départ mais la deuxième Compagnie française des Indes orientales n'en

85. H. Deschamps, éd. de 1972, demeure l'ouvrage de référence dans ce domaine.

86. Rapport du docteur Edward Yves, dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. V, p. 256.

87. E. F. Gautier et H. Froidevaux, 1907, *passim*.

88. É. de Flacourt, 1658 (éd. de 1913) et 1661 (éd. de 1920); A. Malotet, 1898.



28.2. Étienne de Flacourt, gouverneur de Fort-Dauphin (Madagascar) de 1648 à 1658.
[Source : *Madagascar au début du XX^e siècle*, Paris, Société d'éditions scientifiques littéraires, 1902, p. 319. © Royal Commonwealth Society Library, Londres]

accentua pas moins son effort d'implantation coloniale à Madagascar. Des avant-postes furent créés en 1665 à Antongil, sur la Matitana et à Sainte-Marie. En 1667, environ 2 000 colons et soldats français débarquèrent de 10 navires à Fort-Dauphin. Cela provoqua une série de *mifaly* des chefs antanosy qui abandonnèrent totalement la lutte. Hors du pays Antanosy, la présence française à Fort-Dauphin accéléra la fondation de Menabe par le roi maroserana, Andriandahifotsy, qui voulut conclure une alliance avec Fort-Dauphin⁸⁹. Les campagnes menées par La Case sur la Matitana où il mit fin à la suprématie politique des Zafikazimambo constituent un autre exemple de l'influence française à l'extérieur du territoire que contrôlaient les Antanosy. Fort-Dauphin fut abandonné en 1674 et ses derniers habitants furent évacués au Mozambique, en Inde et à l'île Bourbon (l'actuelle Réunion), mais le contrecoup de cette présence de trente ans se fit sentir jusqu'en Ibara, chez les Betsileo du Sud, en pays Antandroy et Mahafaly et dans tout le sud-est de Madagascar.

Les plantations des îles Mascareignes voisines, île Bourbon et île de France (île Maurice abandonnée par les Hollandais en 1710 et occupée à partir de l'île Bourbon entre 1715 et 1721), étaient destinées, en tant que système économique, à avoir au cours du XVIII^e siècle une influence négative sur Madagascar, en particulier sur sa côte Est. En 1744, l'île Bourbon exportait 1 140 tonnes de café et comptait 10 338 esclaves et 2 358 Blancs. En 1797, elle avait une population de 56 800 habitants, dont plus de 80 % étaient des esclaves. En 1788, l'île Maurice avait une population de moins de 43 000 habitants, dont près de 36 000 esclaves. En 1797, plus de 83 % des 59 000 habitants de l'île étaient des esclaves⁹⁰. Il est généralement admis que la majorité des esclaves importés dans les deux îles Mascareignes entre 1664 et 1766 venait de Madagascar mais que l'administration royale française (qui acheta ces îles à la Compagnie française des Indes pour plus de 7,5 millions de livres sterling) remplaça progressivement les Malgaches par des esclaves venus d'Afrique⁹¹. Il ne faut pas oublier, cependant, que les importations d'esclaves doublèrent en 1766 et 1788 — première « génération » du gouvernement royal — et que Madagascar ne fut presque jamais laissée à l'écart par les Mascareignes après 1766. En 1784, un agent du roi fut établi à Foulpointe, la principale tête de pont des Mascareignes à Madagascar. Deux ans plus tard, un noble libertin polono-hongrois, nommé de Benyowsky, prit des initiatives qui portèrent atteinte aux intérêts commerciaux des Mascareignes à l'est de Madagascar. Il fut tué par des soldats venus de l'île de France (Maurice). En fait, le nord-est de Madagascar, de Tamatave à Foulpointe, était en train de devenir une plantation satellite pour les entrepreneurs des Mascareignes.

89. R. K. Kent, 1970, p. 199.

90. A. Toussaint, 1972, p. 335-336.

91. La décision officielle fut prise en 1740 mais, dès avant cette date, des esclaves étaient déjà recherchés au Mozambique. Ce changement tient au fait que des esclaves malgaches qui s'étaient enfuis avaient fondé des colonies qui ne pouvaient être démantelées. Voir C. Grant, 1801, p. 75-78.

Les États du Nord et de l'Ouest : Mahafaly, Sakalava, Antankara, Tsimehity

Lorsque les premiers Maroserana se furent imposés politiquement dans le Sud-Ouest, une nouvelle société se constitua entre les rivières Menarandra et Onilahy. Son nom, Mahafaly (rendre sacré), est lié à la différenciation sociale et au cérémonial royal. Selon la tradition, le premier Maroserana, conseillé et protégé par l'*ombiasa* du roi, se retira dans un isolement total. N'étant plus vu, il devint sacré (*faly*) et, par extension, il fit du pays et de ses habitants des *Maha-Faly*⁹². La principale divinité maroserana, le crâne andriamaro, ne pouvait pas être vue non plus parce qu'elle résidait sur un mont caché par la brume et ne manifestait sa volonté que par le truchement d'un médium (*vaha*). Dans cette société au long passé pastoral et qui n'aimait guère l'autorité, Andriamaro semble avoir réussi à imposer un code moral fondé sur la crainte⁹³. Après l'arrivée au pouvoir des Maroserana, la société mahafaly se composa de privilégiés (*renilemy*), de roturiers (*valohazomanga*) et de personnes venues d'ailleurs (*folahazomanga*). Les descendants du chef qui était le plus puissant au moment de la constitution des Maroserana, Tsileliki (l'Invincible), ses anciens sujets qui jouissaient d'un statut spécial, tous ceux qui arrivèrent avec les proto-Maroserana et des individus ou familles que l'on tenait, de temps à autre, à récompenser formèrent la nouvelle élite⁹⁴. Certains des nombreux clans mahafaly détenaient des charges qui leur permettaient de s'approcher du *mpanjaka* (roi, chef, souverain) tels, par exemple, les forgerons du roi ou les fournisseurs en miel de la cour. Chaque clan élisait lui-même son chef qui était ensuite confirmé en tant qu'« ami du roi » (*rainitsy ny mpanjaka*) et qui était assisté de ses propres hauts conseillers (*ondaty-bé*). Les rois mahafaly avaient un grand prêtre, le *mpisoro*, qui présidait les cérémonies organisées autour de l'autel collectif, le *hazomanga-lava*, où l'on immolait des animaux⁹⁵.

L'histoire du Mahafaly jusqu'en 1800 est marquée par des conflits avec ses voisins, par une scission en quatre royaumes distincts et indépendants (Sakatovo, Menarandra, Linta et Onilahy) et par l'annexion des territoires appartenant à la branche la plus occidentale des Antandroy (Karimbola). De Flacourt fournit quelques indications sur ces conflits. Il mentionne une ambassade de 12 Mahafales (Mahafaly) qui vinrent de la part de Dian Manhelle à Fort-Dauphin en juin 1649. Ils demandèrent l'aide de mercenaires français pour lutter contre l'un des rois machicores (terme générique désignant les peuples de la partie méridionale de l'intérieur, dont l'orthographe courante est Machicoro) qui s'était emparé d'une bonne partie du bétail de leur propre roi. De Flacourt accepta, étant entendu qu'il recevrait

92. Récit fait à A. Grandidier, 1908-1928, vol. IV, partie I, section 1, p. 213, note 1.

93. D. Jakobsen, 1902.

94. E. Mamelomana, *s.d. passim*; *Enquête sur les... Mahafaly*, s.d., Centre d'étude des coutumes, Université de Madagascar, p. 1-3. Ces deux ouvrages datent très probablement du début des années 60.

95. G. Grandidier et R. Decary, 1958, vol. IV, partie III, section 1, appendice 31, p. 235-236.

la rémunération habituelle: la moitié du bétail capturé avec l'aide de ses hommes⁹⁶. Au milieu de 1653, à la veille de la mort de Dian Manhelle, les peuples de la partie méridionale de l'intérieur étaient complètement désorganisés après avoir perdu successivement deux rois dans des guerres contre lui⁹⁷. Il semble que les Mahafaly étaient aussi en train de se scinder pendant les années 1650, date approximative à laquelle se formèrent les deux premiers royaumes distincts, le Menarandra et le Sakatovo. Un peu plus tard, le Menarandra donna naissance à deux autres royaumes, le Linta (vers 1670) et l'Onilahy (vers 1750), qui fut le plus septentrional des États mahafaly gouvernés par les Maroserana⁹⁸. C'est l'un des rois menarandra qui conquiert les terres des Karimbola-Antandroy de l'Ouest pendant la première moitié du XVIII^e siècle⁹⁹. On décèle une influence antemoro sur le Royaume onilahy, dont le premier roi avait fait du titre antemoro d'*andrianoni* son propre nom. Il y eut, avant 1800, six rois à Sakatovo, sept à Linta, trois à Menarandra (après la scission de 1750 environ) et deux à Onilahy. Ces divisions reflètent de nombreuses dissensions internes chez les Maroserana mais l'histoire intérieure des Mahafaly est encore mal connue jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Si les Maroserana ont obtenu leurs premiers succès politiques chez les *tompon-tany* qui vivaient au sud de l'Onilahy, la plus grande voie navigable du Sud-Ouest, cette dynastie maroserana n'acquiert une réelle importance politique qu'à partir du moment où certains de ses membres eurent franchi le fleuve et gagné, au nord, la vallée de la Fiherenana, entre l'Onilahy et le Mangoky. C'est là que naquirent les Maroserana-Volamena et c'est en partant de là qu'ils franchirent le Mangoky pour former la dynastie des États sakalava — le Menabe et l'Iboina. Il est certain qu'Andriandahifotsy a fondé la dynastie du Menabe ainsi que, très probablement, sa branche volamena. Selon son *fitahina*, il était « le seigneur qui humilia des milliers de personnes » (Andrianihananiariyo). D'après la carte de De Flacourt, le sud du Menabe était, avant 1660, le pays des Lahe Fonti (*lahe/dahe* signifie homme et *fontil/foutil/foutchyl/fotsy* blanc). La fondation des dynasties volamena et menabe a des aspects religieux et séculiers. Un *moasy* (prêtre) royal associé aux crocodiles, Ndriamboay (noble crocodile), aurait introduit le culte des ancêtres (*dady*) chez les Maroserana, de sorte qu'ils devinrent les *ampagnito-bé* (grands ancêtres royaux, pères du peuple). À son tour, en guise de récompense, il fut inclus parmi les *dady* maroserana soit en tant que père (idée de soumission) d'Andriandahifotsy, soit en tant que son oncle et reçut le nom posthume d'Andriamisara (*Umaruishara* signifie « deviner »

96. É. de Flacourt, 1661 (éd. de 1920), p. 263. Il fallut une douzaine de jours à 15 Français et à 2 000 Mahafaly pour atteindre les Machicores et capturer 10 000 têtes de bétail et 500 esclaves.

97. É. de Flacourt, 1661, p. 74-75.

98. Les généalogies mahafaly et maroserana et les dates de leur histoire ont été établies par Speyer, un Autrichien qui passa 30 ans chez les Mahafaly et fut conseiller de leur dernier roi, Tsiampondy (1890-1911). Les dates sont sujettes à révision.

99. E. Defoort (1913, p. 168 et 172) situe l'événement aux alentours de 1750.

en arabe)¹⁰⁰. Selon d'autres traditions, c'est Ndriamboay qui sacrifia la femme d'Andriandahifotsy dont le sang donna les Volamena (argent qui devint rouge) et le nom de Menabe (Grand Rouge)¹⁰¹. On sait qu'il y eut des sacrifices humains lors de certaines funérailles maroserana mais, selon une tradition plus crédible, la femme d'Andriandahifotsy (qui faisait partie des nombreux Sakoambe, dont les tombes se trouvent toujours près de Morondava) réussit à lui apporter les premières armes à feu pendant une bataille décisive¹⁰². Les dix armes furent incorporées au trésor royal¹⁰³ et ses fils devinrent les Volamena.

Quand les Maroserana entrèrent en contact avec les peuples du Menabe, ils ne se trouvaient plus sur les terres des pasteurs du Sud-Ouest et les *tompon-tany* du Menabe étaient également bien différents. La zone côtière qui s'étend approximativement de Majunga à Morondava, sur quelque 640 kilomètres de long, était occupée par des pêcheurs et des agriculteurs élevant peu de bétail. À l'exception du Sadia, densément peuplé (sa capitale avait 10 000 habitants en 1614), la plupart des résidents vivaient en petites communautés et n'avaient pas d'armes, ce qui surprenait toujours da Costa¹⁰⁴. Cette zone s'appelait la Bambala. Ses occupants ne parlaient pas malgache mais des idiomes bantu. C'étaient des Cafres et non des Buque. Leur langue s'était « enrichie » d'emprunts au malgache en nombre relativement limité toutefois¹⁰⁵. On a indûment compliqué le problème de l'origine des Sakalava en recourant surtout à des arguments linguistiques : ils venaient du Bambala, et plus précisément du Sadia, et entrèrent en relation avec les Maroserana aux alentours du Mangoky, probablement au niveau d'un de ses petits affluents appelé Sakalava. Toutes les traditions s'accordent pour indiquer que les Sakalava étaient les guerriers les plus remarquables de leur temps et le témoignage de Mariano confirme cette fonction chez les Suculamba de Sadia qui avaient fait sécession en 1616 et qui, selon les témoignages, effectuaient de grands raids dès 1620¹⁰⁶. De plus le culte des *dady*, décrit par Mariano pendant son séjour dans le Sadia¹⁰⁷, fut adopté comme modèle par les Maroserana-Volamena. Les Sakalava furent le fer de lance de l'autorité politique des rois volamena, mais le culte des *dady* lui donna un fondement religieux qui survécut aux terribles guerriers et à leurs descendants directs. La formule consistant à donner aux rois des noms posthumes comportant le préfixe *andria* (seigneur, noble) et le suffixe

100. Académie malgache, Antananarivo, manuscrit anonyme 2238/2, vers 1908, *Niandohan'ny Ficavahan'ny* (Origines de la religion des Sakalava), f. 1-7.

101. C. Betoto, 1950 *b*, p. 3.

102. E. Birkeli, 1926, p. 33.

103. R. K. Kent, 1970, p. 200 et note 163.

104. P. R. da Costa, 1613 (éd. de 1970), p. 72-126.

105. L. Mariano, dans sa « Relation » et ses « Letters », dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. II, p. 225, 241, 256 et 315 (en petits caractères au sujet de « l'enrichissement »).

106. Cela est clairement indiqué par Mariano dans sa « Letter » du 24 août 1619, dans A. Grandidier *et al.*, *op. cit.*

107. L. Mariano, « Letter », 22 octobre 1616, dans A. Grandidier *et al.*, *op. cit.*, p. 226-229 et 232-233.

arivo (mille, milliers) fut introduite au Menabe de l'extérieur probablement mais non directement avec les Maroserana¹⁰⁸. Si l'infixe variable évoquait généralement l'image que le monarque avait laissée dans la mémoire de ses sujets, cette formule reflète une idée politique : un vrai roi doit avoir de nombreux sujets.

Le sud du Menabe (région s'étendant approximativement entre les rivières Mangoky et Manambovo) était sous la domination d'Andriandahifotsy vers le début des années 1670, quand ce monarque reçut la visite d'un Français de Fort-Dauphin, un marchand de bétail qui vit une armée disciplinée d'environ 12 000 hommes et qui reçut 50 jeunes taureaux comme présent à remettre au gouverneur du fort¹⁰⁹. Selon les meilleures estimations, Andriandahifotsy mourut vers 1685. À l'issue des conflits auxquels donnèrent lieu sa succession, un de ses fils, Trimonongarivo (mort vers 1718/1719 et devenu Andriamanetriarivo), prit le contrôle du Menabe, qu'il élargit¹¹⁰ et peupla de nombreux sujets nouveaux recrutés parmi les pasteurs du Sud-Ouest¹¹¹. Son frère cadet, Tsimanatona (devenu, par *fitahina*, Andriamandisoarivo), franchit la rivière Tsiribihina et se dirigea vers le nord avec moins de 1 000 guerriers sakalava pour fonder l'Iboina dans la dernière décennie du XVII^e siècle. Étant donné que certains noms royaux figurant dans les traditions orales et dans les témoignages européens contemporains ne concordent pas, il est difficile de dire si le Menabe eut quatre ou six rois entre 1720 et 1800¹¹². Cependant, il demeura stable pendant cette période, à l'exception d'un seul cas de régicide rapporté dans les années 1730. Au cours de la décennie qui suivit, une importante alliance fut conclue avec les rois andrevola de la vallée de la Fiherenana. Il s'agissait d'un pacte de sang royal (le *fatidra*) qui rendit beaucoup plus sûres les frontières méridionales du Menabe. Il y eut aussi une alliance par mariage avec un puissant monarque de l'ouest de l'Imerina, ce qui poussa son rival de l'Imerina central à chercher en vain à soumettre le Menabe vers la fin du XVIII^e siècle¹¹³. Dans l'Iboina, protégé au sud par l'État frère du Menabe, les comptoirs et les négociants musulmans furent placés de force sous la protection du roi volamena. Analalava et Anorontsangana (qui avaient été antérieurement sous la domination du Tingimaro) furent incorporés au royaume, ainsi que de nouveaux sujets. Majunga s'agrandit et devint la capitale commerciale du pays, tandis que ses rois et leur cour, établie à Marovoay, atteignaient une splendeur sans pareille dans toute l'île. À l'époque d'Andrianinevenarivo (connu sous le nom d'Andrianbaga, mort en 1752), l'Iboina était à

108. La formule pourrait avoir été *antemoro* puisque certains de leurs *sorabe* l'appliquent.

109. Du Bois, 1674, p. 105-108.

110. À son apogée, le Menabe couvrait, du sud au nord, la zone qui s'étend entre les rivières Fiherenana et Manambao, s'avancant en dents de scie à l'intérieur vers les massifs d'Isalo, de Midongy, de Lava, de Tsara et de Bongo; voir L. Thomassin, 1900, p. 397.

111. R. Drury, 1729/1890, p. 274-275.

112. E. Fagering (1971, p. 22-24) essaie de résoudre ce problème.

113. C. Guillain, 1845, p. 16 et suiv.; F. Callet, 1878-1902, p. 659-661; E. Fagering, 1971, p. 23-24.

son apogée. De même que des éleveurs du Sud avaient, en y affluant, virtuellement remplacé les agriculteurs du Menabe au moment de l'ascension des Maroserana, des immigrants venus du Nord et se dirigeant vers le Sud avec leurs troupeaux absorbèrent progressivement la plupart des Bambala restants¹¹⁴. Cela entraîna non seulement la disparition du bantou que parlaient les *tompon-tany* mais aussi une évolution défavorable de l'économie à un moment où les États sakalava avaient besoin d'un nombre accru et non réduit d'agriculteurs. Comme il devint finalement de plus en plus difficile de trouver de la main-d'œuvre agricole dans les autres régions de Madagascar, les Sakalava commencèrent à faire des razzias dans les îles Comores et même dans le sud-est de l'Afrique¹¹⁵.

Pendant le dernier tiers du XVIII^e siècle, l'Iboina n'eut qu'un seul monarque: la reine Ravahiny (vers 1767-1808) qui, dit-on généralement, assura à son pays un gouvernement stable et une économie prospère¹¹⁶. Cependant, le déclin du pays s'amorça sous son règne. Les Volamena n'eurent plus de rois dynamiques à partir des années 1750 et les musulmans de l'Iboina qui s'étaient joints aux Sakalava constituèrent l'élément le plus dynamique de cet État. Étant donné que les Iboina-Sakalava respectaient la règle normale de succession royale et qu'ils acceptèrent (non sans agitation périodique) trois reines successives (Ravahiny étant la troisième), les musulmans cherchèrent à s'emparer du trône. Le fils et héritier présomptif de Ravahiny, par exemple, s'était converti à l'islam et les frictions entre les *silamos* (d'*islam/islam*) et les élites traditionalistes sakalava ne servirent pas la cause de l'Iboina. Une autre cause de faiblesse, indirecte cette fois, vint de la côte Est où le comte de Benyowsky avait persuadé un certain nombre des chefs betsimisaraka de ne plus payer de tribut à l'Iboina. Des guerriers y furent envoyés en 1776 pour châtier ces anciens tributaires et éliminer de Benyowsky. Leur échec et le fait que certains Sakalava allèrent même jusqu'à se ranger du côté de De Benyowsky¹¹⁷ révélèrent aux peuples de l'intérieur que l'Iboina n'était plus tout-puissant. Enfin, Ravahiny fit, en politique étrangère, une erreur qui devait avoir d'importantes conséquences à long terme en décidant d'appuyer le roi de l'Imerina central, Andrianam/poinimerina, contre d'autres rivaux locaux.

Les rois sakalava étaient à la fois despotiques et fastueux. Leur vie quotidienne était réglée par les *moasy* (prêtres) royaux et rien ne pouvait se faire sans avis préalable de ces derniers¹¹⁸. Il y avait un conseil royal composé de six anciens qui vivaient à la cour. Le premier ministre (*manantany*) traitait directement avec les nombreux conseillers du roi. Son pouvoir était, en général, inversement proportionnel à l'implication directe du roi dans les

114. E. Birkeli, 1926, p. 9-48; R. K. Kent, 1968.

115. E. de Froberville, 1845, p. 194-208; R. K. Kent, 1970, p. 203-204 et 296-298.

116. H. Deschamps, éd. de 1965, p. 101 et 104; M. A. de Benyowsky, 1790, vol. II.

117. Pour les dates, consulter J. Vansina, 1962a.

118. Cela servait aussi à protéger les rois maroserana qui pouvaient toujours rendre leurs *moasy* responsables de leurs erreurs de jugement quand une de leurs entreprises se soldait par un échec. On sait que plusieurs *moasy* royaux tombés en disgrâce ont été exécutés au Menabe.

affaires de l'État. Son assistant, le *fahatelo*, était habituellement choisi pour sa connaissance des clans et des lignages, ainsi que des coutumes sakalava. Tout village, quelle que soit sa taille, avait son propre fonctionnaire royal (appelé souvent *fahatelo* lui aussi) qui veillait à ce que la population travaillât quatre jours par semaine dans les rizières royales et à ce que le troupeau du roi fût constamment renouvelé au moyen de présents. Ce système compensait l'absence d'un impôt régulier et les quotas étaient calculés d'après la position sociale et la capacité de contribuer. D'autres fonctionnaires, appelés *talempihitry* et *hanimboay* supervisaient le culte *dady* pratiqué par tous les Sakalava. Aucun monarque ne pouvait régner sans détenir le *dady* royal (reliques ancestrales volamena), d'autant plus que le nouveau roi devenait automatiquement le seul intermédiaire entre les vivants et les ancêtres royaux (*ampagnito-bé*). La coutume régissant encore plus que le *dady* royal la vie des Sakalava, ses interprètes jouissaient d'une grande considération et chaque village avait son conseil des anciens constitué à l'image du conseil royal. C'était le *sojabe* qui réglait tous les aspects de la vie sociale¹¹⁹. Les membres de la famille royale devenaient souvent des chefs mineurs (*mpanjaka*) : ils se voyaient attribuer des *fehitra* (mot qu'on pourrait traduire par fief villageois, faute d'un meilleur terme) qui leur assuraient des ressources suffisantes pour vivre mais ne leur donnaient guère d'influence politique. Cette organisation servit de modèle à l'Iboina et au Menabe au XVIII^e siècle. Les gouverneurs de province avaient souvent beaucoup de pouvoirs et tendaient parfois à se déclarer indépendants. Certains monarques se souciaient peu d'utiliser la voie hiérarchique et le pouvoir royal était souvent utilisé de manière différente dans les ports, par où entraient les richesses extérieures destinées directement à la Couronne.

Des groupes de réfugiés sans chef, venus de la côte Est, donnèrent naissance aux Tsimihety. Il s'agissait d'hommes et de femmes qui avaient fui les guerres entreprises pour se procurer des esclaves et s'étaient installés avec leurs troupeaux dans la grande plaine de Mandritsara, à laquelle on pouvait accéder sans avoir à franchir les pentes abruptes qui séparent la majeure partie du littoral oriental de l'intérieur¹²⁰. En revanche, les Antankara étaient les *tompon-tany* de l'extrême nord de Madagascar, les peuples des rochers (*ant-ankara*) qui caractérisent cette partie de la grande île. Aucun de ces deux peuples n'avait créé son propre État¹²¹ et ils finirent l'un et l'autre par accepter d'être gouvernés par des collatéraux des Maroserana (les Volafotsy, descendants de « l'argent blanc », nés de l'union de Maroserana avec des femmes n'appartenant pas à cette famille) qui, n'ayant pu régner chez les Sakalava, avaient émigré vers la partie septentrionale de

119. C. Betoto, 1950a; R. K. Kent, « Field notes », 1966.

120. L'origine exacte des « proto-Tsimihety » est controversée. Voir B. Magnès, 1953, p. 13-14; A. Grandidier, 1908-1928, vol. IV, partie I, p. 227.

121. Il semble qu'une partie de la côte antankara ait été contrôlée à un moment donné par un puissant chef venu de l'îlot de Nosy Be, qui s'était opposé aux musulmans et était en train d'étendre son influence politique lorsqu'il fut tué, avec toute sa famille, par l'explosion d'un baril de poudre: N. Mayeur, 1912, p. 128 et 148-149.

l'intérieur en quête d'un royaume. Cependant, les Tsimihety rejetèrent vite les Volafotsy (ou les Volamena) et choisirent délibérément leur nom collectif (*tsimihety*) pour indiquer, en refusant de couper leurs cheveux, qu'ils ne se soumettaient pas aux Maroserana. Comme ils ne constituèrent pas un royaume centralisé, leur histoire au XVIII^e siècle demeure virtuellement inconnue. Ils épousèrent des Iboina-Sakalava et des Antankara mais, bien que leur nombre eût considérablement augmenté avant 1800, aucune tentative sérieuse ne fut faite de l'extérieur pour les contrôler politiquement — ce qui est d'autant plus surprenant qu'ils n'avaient pas de guerriers, ne payaient aucun tribut et encombraient souvent, avec leurs troupeaux, la vallée de la haute Sofia, grand axe par lequel les Iboina assurèrent leur suprématie politique sur les Betsimisaraka de la côte Est jusque vers 1780.

Les réactions des Antankara furent bien différentes. Certains d'entre eux vinrent se soumettre au fondateur de l'Iboina et les Sakalava les contrôlèrent en partie, à un moment ou à un autre, jusqu'à ce que le XIX^e siècle soit bien avancé¹²². Néanmoins, une lignée royale remontant à un Volafotsy appelé Kazobe s'imposa chez eux. Mais il fallut attendre le règne de son petit-neveu, Andriantsiroto, pour que se constitue un royaume pleinement centralisé chez les Antankara. Andriantsiroto régna, selon les textes, de 1697 environ à 1710 ou de 1710 à 1750 environ¹²³. Après avoir été en exil chez les Betsimisaraka de Maroantsetra et contraint, pour régner, à payer tribut aux Boïna, il construisit la nécropole royale d'Ambatosahana (endroit où, fuyant le roi boïna, Andrianbaga, il avait précédemment trouvé refuge). En l'absence d'un culte *dady* royal, il introduisit le symbole unificateur de la royauté antankara, le *saina*, drapeau frappé d'un croissant¹²⁴ et d'une étoile qu'il avait ramené de Maroantsetra. Il lia son pouvoir à une impressionnante *moasy* (prêtresse), qui fabriquait les amulettes royales (*mandresirafy*) conférant l'invincibilité et transmises en tant qu'objets sacrés d'un roi à l'autre. Il devint le conseiller de deux de ses successeurs et vécut plus de cent ans¹²⁵. Le fils et successeur d'Andriantsiroto, Lamboina (en dépit du « télescopage de dates » probable), eut l'un des plus longs règnes de Madagascar (de 1710 à 1790 ou d'environ 1750 à 1802, selon les textes). La tradition lui attribue plus de trente fils et la caractéristique marquante de son règne est qu'il fut exempt de guerres. Lamboina n'essaya qu'une fois de se soustraire à l'obligation de payer à l'Iboina un tribut consistant en une cinquantaine de chargements de carapaces de tortues par an et il conclut, en 1775, un traité avec l'envoyé et interprète de De Benyowsky, Nicolas Mayeur. Dix ans plus tard, de Benyowsky persuada Lamboina de transférer son allégeance à la France et de ne plus payer tribut aux rois boïna. Mais ce conseil ne fut pas suivi pendant longtemps car le

122. G. Grandidier et R. Decary, 1958, p. 153-156.

123. M. Vial, 1954, p. 5; G. Grandidier et R. Decary, 1958, p. 154-156 et 232-233 (appendice 25).

124. Bien que la famille royale antankara se soit convertie à l'islam vers 1840 (alors qu'elle était en exil), le drapeau lui-même et son croissant n'avaient aucun lien autre que visuel (copie du croissant) avec cette religion.

125. M. Vial, 1954, p. 19-22.

comte de Benyowsky fut assassiné en 1786¹²⁶. Les Antankara empruntèrent leur organisation politique aux Boina-Sakalava mais n'adoptèrent pas le culte *dady*. Les homologues des *fahatelo* de l'Iboina s'appelaient *rangahy* à Ambilobe (plus tard capitale antankara); le Conseil royal, appelé *famoriana*, était probablement plus puissant chez les Antankara qui, comme les Boina-Sakalava, n'avaient pas de fiscalité régulière et pratiquaient le système de la « perception périodique » (*tatibato*) pour alimenter les finances de l'État.

Les États de l'intérieur :

Betsileo, Imerina, Sihanaka, Bezanozano, Tanala et Bara

Les Betsileo doivent leur nom à un chef appelé Besilau qui, semble-t-il, s'opposa avec succès à l'expansion des Sakalava du Menabe dans les hauts plateaux de l'intérieur pendant les années 1670 (*silau/tsileo*: l'invincible)¹²⁷. En général, toutefois, la population que l'on devait appeler plus tard les Betsileo n'appuya pas les initiatives prises à l'intérieur pour parvenir à l'unité politique et n'adopta un gouvernement unique, au XIX^e siècle, que sous la pression de forces extérieures¹²⁸. Un mélange du *tompon-tany* et de nouveaux venus, migrant en groupes ou séparément pour tenter d'assurer leur fortune politique, subdivisa les Betsileo en quatre principaux États: au sud et fusionnant avec l'Ibara, l'Arindrano; au centre-ouest, face aux Sakalava, l'Isandra; au centre-est, avec les Tanala pour voisins, le Lalangina; au nord, le Manandriana, qui était le plus proche de l'Imerina, fut le dernier à se constituer et le premier à se soumettre à la domination des Merina à la fin du XVIII^e siècle. Des arbres généalogiques complexes pourraient être établis en remontant jusqu'au XVI^e siècle, mais il est douteux que les Betsileo aient formé des royaumes avant le milieu du XVII^e siècle. L'Isandra et l'Arindrano (nom donné également au Betsileo du Sud qui avait sollicité les services de mercenaires français à Fort-Dauphin) étaient encore dirigés, en 1648, par une foule de petits chefs indépendants. Le Lalangina ne formait encore qu'un État peu puissant en 1667, date à laquelle La Case, à la tête d'une petite troupe, se saisit d'une grande quantité de bétail¹²⁹. Les difficultés internes que connaissait le Lalangina à cette époque sont confirmées par la tradition orale. Son fondateur, Rasahamanarivo, fut obligé d'abdiquer en faveur de son frère (parce qu'il était atteint de la lèpre, maladie qui semble avoir frappé plus d'un monarque) mais alla en Arindrano vers 1680 et y fut accepté comme chef par les Betsileo du Sud¹³⁰. Des luttes de succession et des guerres avec des voisins arrêtèrent la croissance du Lalangina qui, à la suite d'un

126. N. Mayeur, 1912, p. 119-124; C. Guillain, 1845, p. 369-370.

127. F. Martin, « Mémoire », dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1020, vol. IX, p. 480 et 620.

128. G. Grandidier et R. Decary, 1958, vol. V, partie III, section 1, p. 12-13 et 16-19.

129. É. de Flacourt, « Histoire » et « Relation », dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1020, vol. VIII, p. 23 et vol. IX, p. 41-42, 85 et 376.

130. G. Grandidier et R. Decary, 1958, vol. V, partie III, section 1, p. 11; H. M. Dubois, 1938, chapitres sur le Lalangina et sur le début de l'histoire de l'Arindrano, p. 169-206 et 218-219.

régicide, éclata en quatre provinces ayant chacune son chef¹³¹. Cependant, la branche usurpatrice de la famille royale du Lalangina donna au moins trois puissants chefs au XVIII^e siècle : Raonimanalina qui, grâce aux armes à feu obtenues des Sakalava (« 3 000 fusils à platine de silex en échange de 3 000 esclaves »), réunifia le royaume et créa une milice nationale pour mater les révoltes ; Andrianonindranarivo, qui réalisa plusieurs réformes économiques et sociales importantes qui entraînèrent une forte augmentation de la production du riz, un accroissement de la population et apportèrent une ère de paix au pays ; Ramaharo, son fils et successeur, qui transforma la milice en un agent économique de l'État pour accroître encore la production de riz (c'est effectivement au XVIII^e siècle que les Betsileo devinrent les premiers producteurs de riz de Madagascar). Les chefs qui gouvernèrent le Lalangina au XVIII^e siècle ne connurent pas les mêmes succès dans le domaine des relations extérieures, mais Ramaharo refusa, vers la fin de ce siècle, de se soumettre aux Merina¹³².

Selon des traditions contradictoires, l'ancêtre de la famille royale de l'Isandra, le Zafimanarivo, était soit une femme antemoro, soit un prince maroserana en exil¹³³. Du point de vue géographique, un ancêtre maroserana est certainement plus probable. Un des premiers Zafimanarivo est associé au terme *volamena* (or). De plus, les corps des rois défunts de l'Isandra, comme ceux des monarques maroserana du Menabe, étaient « vidés de leurs humeurs » avant d'accéder au repos éternel. Mais, contrairement aux Sakalava du Menabe, les Betsileo de l'Ouest en vinrent à croire que ces « humeurs » royales se transformaient en grands serpents (*fanane*), objets d'un culte antérieur mais de moindre importance¹³⁴. Il est également fort possible qu'un prêtre venu du sud-est de Madagascar ait été intégré dans la généalogie royale en raison des services qu'il avait rendus, comme cela avait été le cas pour le célèbre prêtre des Maroserana du Menabe. L'Isandra ne peut guère être considéré comme un État betsileo remarquable avant le milieu du XVIII^e siècle, date à laquelle il commença à être gouverné par un grand monarque, Andriamanalina I^{er}. Appelé parfois « le Roi bouffon » à cause de son aptitude à convaincre politiquement par l'humour, il fut le premier Betsileo à concevoir et à constituer un seul État unifié. Quand la diplomatie échouait, par exemple, pour soumettre certaines parties du Lalangina et de l'Arindrano (qui fut longtemps éclipsé par le premier au XVIII^e siècle), Andriamanalina I^{er} s'imposait par les armes. Il étendit également son royaume vers l'ouest, installa ses Betsileo dans le massif de Midongy et, s'avancant vers le sud, entra dans l'Ibara où il s'assura un important vassal, le chef bara Andriamanely II. Tout en préservant les structures traditionnelles de chaque région, Andriamanalina I^{er} plaça ses fils à la tête de quatre nouvelles provinces dans lesquelles vivaient la plupart des Betsileo. À sa mort en 1790, les Betsileo

131. G. Grandidier et R. Decary, 1958, vol. V, partie III, section 1, p. 11 et note 8.

132. *Ibid.*, p. 10.

133. H. M. Dubois, 1938, chapitres sur les débuts de l'Isandra, p. 112-139; G. Grandidier et R. Decary, 1958, p. 4 et 5 et note 3.

134. F. Callet, éd. de 1958, vol. III, p. 234-237; R. K. Kent, 1970, p. 294-295 (appendice).

avaient atteint leur apogée politique¹³⁵. Quant au Manandriana, il ne constitua que pendant un bref laps de temps un État indépendant puisqu'il fut fondé après 1750 environ et que son second chef se soumit volontairement aux Merina vers 1800¹³⁶.

L'histoire des Merina commence, à proprement parler, avec le règne de Ralambo, chef auquel un grand nombre de traditions orales attribuent non seulement la première utilisation de ce nom collectif¹³⁷ mais également l'introduction de nouvelles institutions et d'une hiérarchie. Avant son règne, que plusieurs estimations différentes situent entre 1610 et 1640¹³⁸, l'Imerina n'était pas un État organisé. Il comprenait de nombreuses chefferies villageoises peuplées de Vazimba, leurs *tompon-tany*, ou de Hova¹³⁹, dont les clans émigrèrent en Imerina en deux grandes vagues — probablement au plus tard vers 1500¹⁴⁰. Des conflits sporadiques semblent avoir éclaté régulièrement au XVI^e siècle mais ont parfois été résolus par des moyens pacifiques. Les différends étaient également soumis à l'arbitrage des sages et d'astrologues locaux, les anciens des Ampandrana, qui s'étaient installés chez les Vazimba avant l'arrivée des Hova¹⁴¹. Comme ni les Hova, ni les Vazimba de l'époque n'étaient des groupes ethniques ou des peuples rassemblés autour d'une autorité politique centrale, les Ampandrana assumèrent progressivement un rôle dirigeant qui conduisit à la formation de la dynastie des Andriana, dont le premier représentant fut Andriamanelo, le père de Ralambo. C'est lui qui fit construire les premières fortifications à Alosara et qui étendit à la guerre l'utilisation du fer, qui ne servait jusqu'alors qu'à des fins domestiques limitées. Bien que ses lances à pointe de fer lui aient donné une supériorité absolue face aux lances à pointe d'argile, il s'allia en outre par mariage à la famille du puissant chef vazimba d'Ambohitrabiby¹⁴².

Avec Ralambo apparaissent le premier des douze *sampy*, gardiens d'amulettes de l'Imerina, la pratique royale de la circoncision et de l'inceste, le *fandroana* ou cérémonie annuelle du bain royal¹⁴³, la divinisation des monarques défunts, les classes nobles (*andriana*), les unités d'orfèvres et de forgerons au service de l'État, la capitation, la consommation de la viande de bœuf et une armée peu nombreuse mais permanente¹⁴⁴. Son fils et successeur, Andrianjaka, entreprit une action décisive contre les Vazimba en se servant d'armes à feu acquises auprès de négociants de la côte Ouest

135. G. Grandidier et R. Decary, 1958, p. 5-6.

136. *Ibid.*, p. 3; H. M. Dubois, 1938, p. 102-104.

137. F. Callet, éd. de 1953, vol. I, p. 284-285.

138. M. Cheffaud, 1936, p. 46-47; A. Jully, 1898, p. 890-898; A. Grandidier, 1908-1928, vol. IV, partie I, p. 83-85; R. K. Kent, 1970, p. 229 et note.

139. Bien qu'encore utilisé pour la période initiale de l'histoire locale, le terme Hova ne correspondait pas à une ethnie; après Ralambo et jusqu'à la fin de l'État merina, ce terme (souvent employé à la place de Merina et vice-versa) désignait les gens du commun.

140. C. Savaron, 1928, p. 63; R. K. Kent, 1970, p. 220.

141. F. Callet, éd. de 1953, vol. I, p. 18, 28-29, 540; C. Savaron, 1928, p. 65-66; R. K. Kent, 1970, p. 227-228, (note 112) et 233-235.

142. R. K. Kent, 1970, p. 308-309, appendice; F. Callet, éd. de 1953, vol. I, p. 27 et 126.

143. Le meilleur ouvrage consacré à ce sujet est celui de G. Razafimino, 1924.

144. R. K. Kent, 1970, p. 235; H. Deschamps, éd. de 1965, p. 116.

qui bénéficiaient de la protection royale¹⁴⁵. Sous le règne d'Andrianjaka, la monarchie merina devint plus hautaine et plus éloignée de ses sujets et prit certaines mesures de politique intérieure qui leur inspirèrent de la crainte. Mais Andrianjaka fonda Antananarivo et mit en valeur les marais pour faire considérablement augmenter la production de riz, élément qui, comme le constate Hubert Deschamps, donna suffisamment tôt aux Merina une assise économique qui leur permit de devenir le peuple le plus important de Madagascar¹⁴⁶.

La croissance démographique de l'Imerina multiplia également les risques de famine (*tsimiompy*) et obligea les chefs à augmenter continuellement les surfaces irriguées — pratique suivie sans exception par les trois successeurs d'Andrianjaka jusqu'à ce que le XVIII^e siècle soit déjà bien avancé. Mais alors que ses fils et petits-fils se distinguèrent essentiellement par l'allongement de leurs noms royaux (Seigneur des Seigneurs, Suprême Seigneur des Seigneurs, soit 33 lettres en malgache), son arrière-petit-fils, Andriamasinalona, fut un autre grand monarque. Grâce surtout à l'aide d'un conseiller avisé, Andriamampiany, il déposa un frère aîné qui s'enfuit chez les Sakalava et demanda même leur aide militaire¹⁴⁷. Andriamasinalona poursuivit une politique d'expansion agressive et n'accorda que peu d'indépendance aux nombreux chefs qu'il soumit. Il porta le nombre des clans nobles de quatre à six et récompensa les nobles les plus méritants en leur concédant les fiefs villageois et le titre de *tompon-menakely* (maîtres des fiefs)¹⁴⁸. À cause de son âge avancé, il dut également se pencher sur le problème de la succession quand il était encore au pouvoir. Passant outre aux conseils d'Andriamampiany, il divisa l'Imerina en quatre provinces dirigées chacune par un de ses fils et, très vite, il se trouva face à quatre royaumes indépendants : deux au nord, près d'Ambohitrabiby et de la nécropole d'Ambohimanga (où, selon la légende, « aucun sanglier, chien ou étranger ne pouvait mettre le pied »), un au sud, gouverné à partir d'Antananarivo, et le dernier à l'ouest, avec pour capitale Ambohidratrimo. Il subit également l'humiliation d'être emprisonné (pendant « sept ans ») par son fils Andriantomponimerina, qui régnait sur la zone occidentale (Marovatana)¹⁴⁹. Le vieux monarque mourut vers 1750¹⁵⁰. L'Imerina devint alors le théâtre de guerres civiles auxquelles participèrent même des étrangers. En 1770, toutefois, Ambohimanga l'avait emporté sur Ambohitrabiby et semblait puissante sous la conduite de son chef, Andriambelomasina. Bien que son fils, Andrianjafy, ait hérité du trône, ce fut son neveu, Ramboasalama, qui devint roi à Ambohimanga vers 1777-1778. Il devait être considéré par la suite comme le plus important des rois merina.

145. F. Callet, éd. de 1953, vol. I, p. 461; R. K. Kent, 1970, p. 241-242.

146. H. Deschamps, éd. de 1965, p. 117.

147. C. Guillain, 1845, p. 42; V. Malzac, 1912, p. 54-65.

148. Cette institution remontait à l'époque d'Andrianjaka et de son frère, Andriantompo-koindrindra, au cours de laquelle douze *menakely* furent créés. J. Rasamimanana et L. Razafindrazaka, 1909 (éd. de 1957), p. 37.

149. G. Grandidier, 1942, vol. V, partie I, p. 62 et 64.

150. A. Tacchi, 1892, p. 474.

Prenant le nom d'Andrianampoinimerina, il réussit tout d'abord à faire la paix avec ses rivaux et frères royaux, puis consolida les frontières de son royaume en les peuplant de sujets qui s'engageaient à les défendre et, enfin, se procura un nombre considérable d'armes à feu en provenance de l'ouest de Madagascar. Antananarivo vers 1797¹⁵¹ et Ambohidratrimo peu de temps après tombèrent sous sa domination ainsi que, avant la fin du siècle, plusieurs régions moins bien définies de l'Imerina. Il ne se borna pas à chercher à unifier l'Imerina et commença à envoyer des émissaires soigneusement choisis pour proposer aux chefs d'autres régions de Madagascar de devenir ses vassaux et de conserver ainsi leur autonomie, sous peine, s'ils refusaient, de voir leurs territoires conquis par les Merina. Ce genre de diplomatie lui valut parfois des succès, par exemple avec les Betsileo du Manandriana, les Andriantsay du Betafo (un mélange d'Antandranano qui avaient fui l'ouest de Madagascar devant l'expansion sakalava, de Betsileo et de quelques Merina assimilés) ou l'Imamo occidental. Mais il connut aussi des revers, par exemple au Menabe ou dans certaines parties du Lalangina et de l'Isandra. Il ne fait guère de doute, toutefois, que sous Andrianampoinimerina, l'Imerina avait cessé de payer un tribut aux Sakalava et devenait une puissance dont il fallait tenir compte, en dépit de ses dimensions géographiques réduites¹⁵². Andrianampoinimerina était un monarque énergique et on raconte que grâce à son action, non seulement le vol mais aussi la consommation d'alcool et de tabac disparurent de l'Imerina sous son règne. En dernière analyse, il concentra le pouvoir entre ses mains, à tous les niveaux — développant ainsi des idées qui avaient déjà été appliquées dans une certaine mesure par Andriamasinavalona —, mais il l'exerça en sollicitant constamment l'avis d'anciens renommés, celui des assemblées publiques (*kabary*) et celui du Conseil des soixante-dix où toutes les grandes communautés du Royaume étaient représentées¹⁵³. En unifiant et en restructurant l'Imerina, il jeta les fondements de l'empire qui allait en émerger au XIX^e siècle.

Bien que ni les Sihanaka ni les Bezanozano n'aient pu constituer de structures étatiques puissantes, leur histoire n'en demeure pas moins fort intéressante. Le groupe des Sihanaka se constitua autour du lac Alaotra (le plus grand de Madagascar), tandis que les Bezanozano se fixèrent dans une région comprise entre la forêt humide tropicale du littoral oriental et les pentes du plateau. Ils jouissaient donc les uns et les autres d'une situation géographique idéale — les Bezanozano le long de la principale route commerciale reliant l'Imerina à la côte orientale et les Sihanaka le long de celle qui le reliait aux entrepôts du Nord-Ouest. Il est presque certain que les premiers « Ova » (Hova) vendus comme esclaves en 1614, selon le père Mariano, arrivèrent aux entrepôts en passant par des intermédiaires sihanaka¹⁵⁴. De leur côté, les Bezanozano furent, dans l'est de Madagascar, les principaux

151. G. Grandidier, 1942, p. 91, note 2, et p. 92; H. Deschamps, 1965, p. 121-122.

152. Environ 33 kilomètres de diamètre. Voir la carte établie grâce aux travaux détaillés de Savaron dans H. Deschamps, éd. de 1965, p. 118.

153. Pour une description schématique de ces changements, voir H. Deschamps, éd. de 1965, p. 121-127, ou la version française de F. Callet, éd. de 1953, vol. II et III.

154. L. Mariano, « Relation », dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. II, p. 12-13.

fournisseurs des commerçants des Mascareignes en esclaves provenant de l'Imerina¹⁵⁵. De fait, les deux groupes possédaient tant d'esclaves qu'ils durent, en 1768, faire appel aux Européens pour mater ceux qui s'étaient révoltés¹⁵⁶. En 1667, quand François Martin pénétra dans le territoire des Sihanaka par l'est (après dix-huit jours de voyage), il observa qu'ils habitaient des villages fortifiés, perchés au sommet des collines, ceints de hautes murailles en pierres (cimentées par un mortier rougeâtre) et de fossés larges et profonds. Ils étaient d'excellents potiers et avaient construit l'unique pont que les Européens aient vu jusqu'alors à Madagascar. Ils étaient aussi très bien armés et, avec leurs arcs et leurs flèches, ils mirent en déroute les quelque 3 000 Betsimisaraka conduits par Martin et 44 de ses compatriotes¹⁵⁷. Martin confirme également que les Sihanaka étaient l'un des plus importants groupes de commerçants de l'île, ce qui implique une certaine organisation politique. Mais rien ne prouve qu'ils aient jamais eu une autorité centrale. Rabenifananina, qui était probablement d'origine betsileo, essaya d'établir une dynastie chez les *tompon-tany* du lac Alaotra mais, s'il laissa derrière lui le nom collectif d'Antsihanaka, il n'eut pas de successeur politique¹⁵⁸. En fait, les Sihanaka payaient un tribut à l'Iboina, au XVIII^e siècle, mais non sans avoir tenté au moins une fois de s'en libérer par une puissante attaque qui se solda par une défaite¹⁵⁹. Les Bezanozano, dont le nom collectif même indiquait l'absence d'une autorité centrale, selon William Ellis¹⁶⁰, et dont le pays était, à l'origine, connu sous le nom d'Ankay, étaient également gouvernés par des chefs locaux (*mpifehy*) et vivaient dans des villages fortifiés. Mais, contrairement aux Sihanaka, ils avaient au moins une institution unificatrice qui regroupait des amulettes représentant onze divinités protectrices qui seraient venues du pays des Sakalava. Comme plusieurs d'entre elles portaient des noms sakalava¹⁶¹, il semble hors de doute qu'elles étaient originaires de la côte Ouest, bien qu'il soit également probable que les *ombiasa* bezanozano en aient fabriqué quelques-unes. Vers la fin du XVIII^e siècle, toujours contrairement aux Sihanaka, les Bezanozano semblaient avoir accepté l'autorité de Randrianjomoina, leur premier roi, mais celui-ci ne devait pas régner longtemps car les Merina exigèrent et obtinrent sa soumission¹⁶².

Coincés entre les montagnards betsileo et les Antemoro du littoral, les Tanala se donnèrent le nom de leur milieu, celui de « peuple de la forêt » (Antanala), qui était utilisé dans d'autres régions de Madagascar mais sans avoir pris une valeur ethnique aussi durable. En effet, les Tanala devinrent bientôt un

155. N. Mayeur, 1806, p. 123.

156. G. Grandidier et R. Decary, 1958, p. 120, 121 et note 1, et p. 132.

157. F. Martin, « Mémoire », décembre 1667, dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. IX, p. 552-559.

158. G. Grandidier et R. Decary, 1958, p. 117, note 3.

159. C. Guillaïn, 1845, p. 24; N. Mayeur, 1912, p. 70.

160. W. Ellis, 1838, vol. I, p. 131. Mayeur avait donné au groupement des Bezanozano le nom de « république ».

161. Vallier, 1898, p. 80-81.

162. F. Callet, éd. de 1908, vol. I, p. 77-84, et éd. de 1909, vol. II, p. 527; V. Malzac, 1912, p. 92; G. Grandidier et R. Decary, 1958, p. 133-134.

peuple très mélangé puisque jusqu'à vingt-trois de leurs clans se réclamaient d'une ascendance betsileo. Mais ils ne formèrent jamais un État. Certains d'entre eux, cependant, occupèrent une place privilégiée dans l'histoire de la région, tels les Tanala de l'Ikongo, énorme roc auquel on n'accédait que par des passages artificiels¹⁶³. Alors qu'elle était entièrement isolée des montagnes betsileo, la région des Tanala-Ikongo constituait l'arrière-pays naturel de la région côtière (distante seulement de 45 kilomètres environ), que l'on ne pouvait atteindre (sauf à partir du roc lui-même) que par des voies d'eau comme la Sandrananta, le Faraony et la Matitana, rivière des Antemoro¹⁶⁴. Il n'est donc pas surprenant que les Tanala de l'Ikongo aient accepté en leur sein des immigrants de la côte orientale et que l'un de ces derniers, Rambo, qui aurait été un Anteony-Antemoro, ait donné naissance à la dynastie locale des Zafirambo, mentionnée pour la première fois par des étrangers en 1668¹⁶⁵. D'après les traditions tanala recueillies par Ardant du Picq vers 1900, Rambo devint roi de l'Ikongo grâce à sa connaissance des amulettes curatives (*fanafody*) et des *sorabe*. Il a également marqué les esprits par son rôle de « législateur ». Plusieurs de ses successeurs fabriquaient aussi des amulettes destinées à protéger les Tanala de l'Ikongo et avaient acquis une certaine réputation dans la prédiction des phénomènes naturels. Les chefs prédynastiques (les Anakandriana et les Andriambaventy) conservèrent un certain nombre de privilèges et bien que les Zafirambo pratiquassent le *sombili* (prérogative d'abattre les animaux domestiques), ils ne l'exerçaient que pour eux-mêmes. Ils étaient également connus sous le nom de Zanaka-Isandrananta (enfants de la Sandrananta) parce que, après Rambo, les viscères des rois défunts étaient jetés dans cette rivière où ils auraient donné naissance aux crocodiles¹⁶⁶. La plus grande partie du XVIII^e siècle fut marquée par des conflits entre les Tanala de l'Ikongo et les Antemoro, les premiers finissant par envahir et dévaster les basses terres vers la fin du siècle. Au début du XIX^e siècle, l'un des Zafirambo, Andriamamohotra, s'allia à Andrianampoinimerina¹⁶⁷.

Les Bara, principaux pasteurs de Madagascar auxquels on a souvent prêté une origine africaine¹⁶⁸, semblent être venus d'une zone située dans la région méridionale du pays Arindrano, le long de la rivière Ihosy. De Flacourt mentionne le site de Varabei¹⁶⁹, nom que l'on retrouve dans Bara-be (*varabei* et *beilbe*: grand, nombreux), l'un des trois grands clans bara. Les Bara-be s'installèrent sur le plateau d'Horombe, avec les Bara Iantsantsa à l'est et les Bara Imamono à l'ouest, du côté des Sakalava. Deux clans bara importants, mais plus petits, à savoir les Vinda de l'Ibara du Sud-Ouest et les Antivondro installés à l'est du fleuve Ionaivo, sont d'origine plus récente, la constitution du clan vinda datant seulement du début du XIX^e siècle¹⁷⁰.

163. A. du Picq, 1905, p. 541-542.

164. *Ibid.*, p. 543.

165. R. K. Kent, 1970, p. 92 et note 14. Deschamps situe l'exil de Rambo au XVI^e siècle.

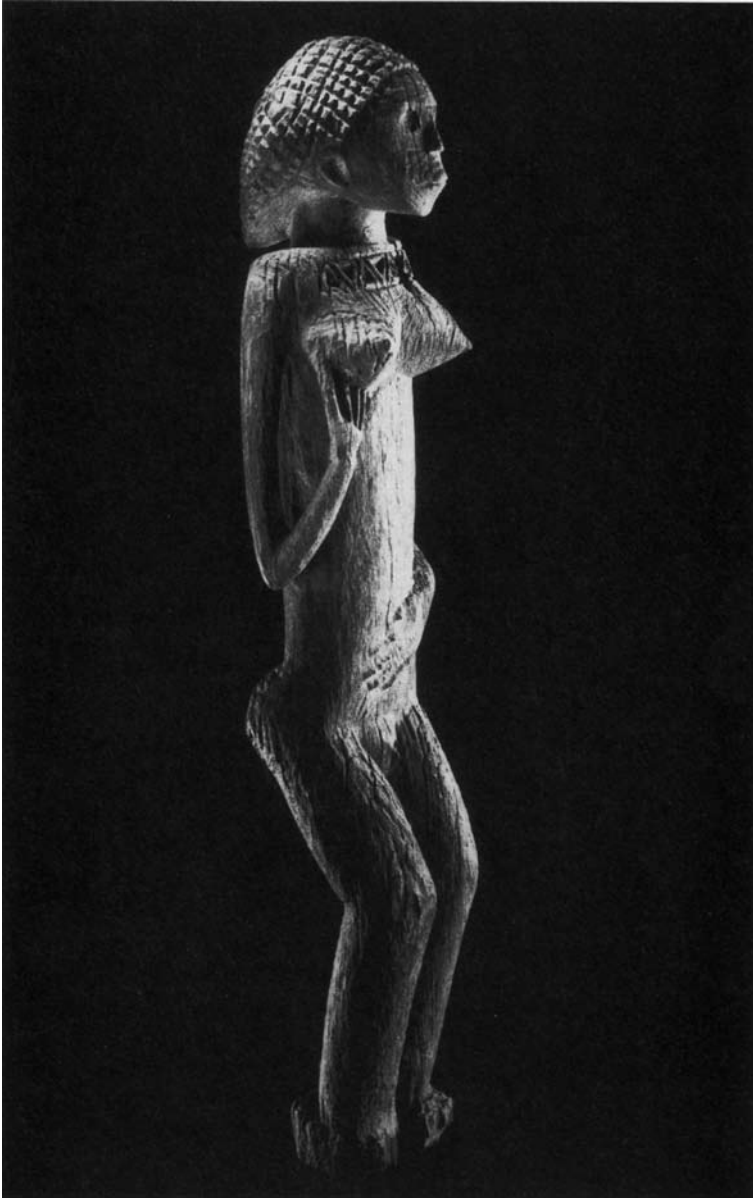
166. A. du Picq, 1933, p. 27-39.

167. *Ibid.*, p. 39.

168. R. K. Kent, 1970, p. 116-120 et notes sur ce sujet.

169. É. de Flacourt, 1661 (éd. de 1913), p. 33.

170. R. K. Kent, 1970, p. 124.



28.3. Groupe ethnique bara d'Ambutsira (sud-est de Madagascar): statue commémorative dite *alualu*, érigée à la mort d'une personne sans progéniture masculine ou lorsque sa dépouille n'est pas inhumée dans le tombeau familial. La statue était entourée d'une clôture de poteaux surmontés de cornes de zébus sacrifiés lors des funérailles. La règle était de faire d'une figure féminine le substitut d'un mort de sexe masculin, comme symbole de l'élément chargé d'assurer la descendance. Cœur de camphrier. Hauteur: 107 cm.

[© G. Berjonneau, ART 135, Boulogne-Billancourt.]

D'une manière générale, il semble que les Bara se soient étendus jusqu'à ce qu'ils eussent atteint des frontières plus ou moins naturelles avec les Sakalava, les Mahafaly, les Antandroy, les Antanosy, les Antesaka et les Antefasy. Il y eut deux périodes dynastiques distinctes dans la partie méridionale de l'intérieur (dont l'Ibara occupe de loin la plus vaste superficie). L'une de ces périodes coïncide avec celle des proto-Maroserana, mais elle demeura vraisemblablement mal connue¹⁷¹, tandis que la plus récente, celle des Zafimanely, commence vers 1650. L'absence totale de lois de succession et la facilité avec laquelle les dissidents pouvaient émigrer avec leurs troupeaux vers des pâturages encore meilleurs facilitèrent certainement le processus de désintégration de l'autorité à partir de 1640, lorsque le roi Dian Manhelle envahit l'intérieur de cette région et commença à y installer des rois locaux choisis dans sa famille. Après sa mort, en 1653, ses descendants, les Zafimanely, assirent progressivement leur autorité dans l'Ibara, sans d'ailleurs que celui-ci en bénéficiât nécessairement. Entre 1650 et 1680, l'histoire de l'Ibara est dominée par les rivalités entre roitelets zafimanely (*mpanjaka-kely* par opposition à *mpanjaka-bé*, titre de roi attribué seulement aux chefs des grands clans bara) qui se multiplièrent, enrichissant la famille bara d'innombrables sous-groupes (*tariki*). Leur rivalité interne était plus économique que politique. Ne disposant pas d'un système de tributs réguliers, les Zafimanely purent maintenir leur pouvoir de seigneurs locaux en protégeant une partie de leur fortune par des décisions juridiques¹⁷² et, surtout, en razziant du bétail, principale source de richesse. Comme ils ne pouvaient s'attaquer aux bêtes de leurs propres sujets ou risquer des guerres à l'extérieur, ils s'en prenaient aux enclos les uns des autres, presque continuellement et sans la moindre vision politique. Ce cycle de tensions artificielles ne fut brisé qu'après 1800, par Raikitroka, roi extrêmement intéressant qui mérite une étude approfondie¹⁷³. En fait, les rois bara ne gouvernaient pas leurs clans en chefs absolus et ils ne pouvaient déclarer la guerre sans l'approbation de leurs conseils des ministres (appelés *tandonaka* chez les Imamono) et leurs gouverneurs provinciaux (*mamandranomay*), nommés par le *mpanjaka-bé* mais contrôlés aussi par les conseils locaux d'anciens (les *ionaka* chez les Imamono)¹⁷⁴.

Les États de l'Est et du Sud : Betsimisaraka, Antemoro, Antambahoaka, Antefasy, Antesaka, Antanosy, Antandroy

Les Betsimisaraka, souvent divisés en « septentrionaux » (*antavaratra*) et « méridionaux » (*antatsimo*), et les Betanimena, établis entre les deux, vivaient sur la côte orientale de Madagascar, grosso modo entre la baie d'Antongil et Vatamandry. D'après de nombreuses sources, les *tompon-*

171. *Ibid.*, p. 123-137.

172. C'est peut-être la raison pour laquelle le système judiciaire des Bara comprenait une grande variété d'ordalies.

173. J. Rabemanana, *Le pays des Kimoso et son histoire depuis les origines jusqu'à l'an 1820*, 1911-1912, manuscrit des archives de l'Académie malgache, Antananarivo, p. 98; R. K. Kent, 1970, p. 124, note 44, et p. 129, note 65.

174. L. Michel, 1957, p. 34-51; C. Le Barbier, 1916-1917, p. 97-100.

tany de cette région sont restés en dehors des grandes unions politiques jusqu'au début du XVIII^e siècle, sous l'autorité de chefs (*filohany*) dont le pouvoir s'étendait rarement sur plus d'un ou de deux villages. Il semble cependant qu'autour de l'immense baie d'Antongil, les chefs étaient mieux organisés et qu'ils avaient des insignes royaux, au moins depuis la fin du XVI^e siècle¹⁷⁵. Les Antavaratra étaient également favorisés par la nature, puisqu'ils possédaient tous les ports (Antongil, Titingue, Foulpointe, Fenerive et Tamatave), alors qu'il n'y en avait aucun sur le littoral des Betanimena. À mesure que les Mascareignes dépendaient davantage des régions orientales de Madagascar, d'où elles importaient du riz, du bétail et des esclaves, la maîtrise de ces ports non seulement faisait la fortune des *filohany* mais aussi assurait une puissance de feu pour la défense ou l'attaque. C'était aussi la partie de Madagascar qui, de 1680 à 1720 environ, comptait la plus forte colonie de pirates européens, surtout anglais et américains. Nombreux furent ceux qui épousèrent des femmes antavaratra, donnant ainsi naissance à des métis qui devinrent les Zana Malata, souvent alliés aux *filohany* dont les filles étaient leurs mères. C'est de l'une de ces unions que naquit, vers 1694, un Zana Malata appelé Ratsimilahoe¹⁷⁶, que son père emmena avec lui en Angleterre et en Inde pour de brefs séjours¹⁷⁷. Un changement politique survenu chez les Betanimena (alors connus sous le nom de Sicoua, ou Tsikoa en malgache moderne) devait lui fournir l'occasion de se lancer sur la scène politique. Vers 1700, les Sicoua commencèrent à s'unir autour de chefs forts. Vers 1710, ils élurent le dirigeant de Vatomandry chef suprême pour les conduire à la conquête des ports du Nord. Ce fut pour résister à l'invasion de ces ports que Ratsimilahoe parvint à unir la majeure partie des Antavaratra en dépit de son jeune âge.

Ratsimilahoe reconquit Fenerive en 1712 et la retraite précipitée des Sicoua à travers les champs lourds d'argile rouge qui collait aux pieds leur valut le nom de *Be-tani-mena* (les nombreux de terre rouge)¹⁷⁸. Ratsimilahoe forgea le nom de Betsimisaraka (les nombreux indivisibles) pour souligner le caractère durable de l'union politique et pour se distinguer des Betanimena. Il conclut également la paix avec ces derniers en cédant le port de Tamatave à leur roi. Enfin, il fut élu roi (*mpanjaka-bê*) de tous les Betsimisaraka sous le nom de Ramaroumanompou (en malgache moderne, Ramaromanompo, « le Seigneur aux Nombreux Sujets ») dans sa capitale de Foulpointe¹⁷⁹. Mais la paix ne dura que six mois et Ratsimilahoe reprit Tamatave et repoussa le roi betanimena vers une région inaccessible du Sud¹⁸⁰. Il conclut une alliance avec les Antatismo (méridionaux) et les

175. Dans les années 1590, les Hollandais ont vu un chef qui s'était réservé l'usage de la couleur rouge et qui portait une sorte de couronne à deux cornes.

176. N. Mayeur, *Ratsimilahoe*, 1806, copie dactylographiée du manuscrit, p. 132.

177. *Ibid.*, p. 11; G. Grandidier et R. Decary, 1958, p. 28, note 1.

178. N. Mayeur, *op. cit.*, p. 28-36.

179. *Ibid.*, p. 36-48.

180. *Ibid.*, p. 64-77.

Bezanozano¹⁸¹. Vers 1730, c'était l'un des plus puissants rois de Madagascar, à la tête d'une confédération de clans et de familles de caractère assez indépendant dont il maintenait la cohésion. Il parvint à ce résultat en laissant leur autonomie aux chefs traditionnels et en leur permettant de fixer eux-mêmes le tribut qu'ils jugeaient bon de lui remettre en esclaves, bétail et riz. Il indemnisa également les parents de divers *filohany* tombés lors des batailles contre les Betanimena en leur offrant des présents royaux (*vilipate*) et permit aux Betanimena de racheter leurs parents faits prisonniers pendant les hostilités. Il garda les fils des grands et petits *filohany* en otages à la cour, mais les employa utilement comme *ompanghalalan*, messagers du roi qui portaient ses ordres aux Betsimisaraka. Enfin, il administrait la haute justice, permettant à n'importe quel Betsimisaraka de s'adresser directement à lui sans passer par son propre chef¹⁸². Très conscient des tendances centrifuges qui menaçaient son royaume, Ratsimilahoe épousa Matave, la fille unique du roi de l'Iboina (Andrianbaga), pour se lier aux Volamena et à l'Empire sakalava¹⁸³. Il mourut en 1754, après avoir régné près de quarante ans sur les Betsimisaraka dont il avait été l'unificateur. Trois rois lui succédèrent entre 1755 et 1803. Le premier perdit la vie en razziant des esclaves, le troisième fut tué par ses propres sujets à coups de lance, tandis que le deuxième, Iavy, n'acquiesça sa notoriété qu'en devenant le plus grand trafiquant d'esclaves de Madagascar. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le pays Betsimisaraka finit même par ressembler à l'Angola aux pires moments des tragédies esclavagistes du début du XVII^e siècle.

Il ne fait plus de doute désormais que les clans antesaka et antefasy du sud-est de Madagascar ont été l'un et l'autre fondés par des immigrants venus de l'ouest. Des différends surgis entre le roi du Sakalava-Menabe, Andriandahifotsy, et son frère (ou oncle), Andriamandresi, obligèrent ce dernier à quitter le Menabe pour le Centre-Sud avec ses partisans. Il traversa le plateau d'Horombe et il est même probable qu'il atteignit la passe de Bara-Tanala (qui donne accès au littoral oriental). Mais ce n'est qu'après l'avènement de son petit-fils, Behava, que les Antesaka atteignirent Nosipandra (future Vainaindrano) et en firent leur capitale, cité des rois zarabehava et grenier à riz de leur royaume¹⁸⁴. D'après des informateurs antesaka, le nom de ce groupe reflète ses origines sakalava¹⁸⁵. D'après la carte de De Flacourt, il semble que la migration des Antesaka ait été achevée vers 1650. Quant aux Antefasy, leurs traditions indiquent que leur premier ancêtre, Ndretsileo, arriva du continent africain au fleuve Menarandra à une époque où les Maroserana étaient déjà établis chez les Mahafaly, au Menabe et dans certaines régions de l'Ibara. Avec un compagnon appelé Isoro (qui devait se séparer de lui par la suite pour fonder les Zafisoro), Ndretsileo s'établit dans l'Ibara. Mais les difficultés avec les Zafimanely s'aggravèrent à l'époque de son petit-fils,

181. *Ibid.*, p. 83-90.

182. *Ibid.*, p. 116-124.

183. *Ibid.*, p. 124-130.

184. H. Deschamps, 1936, p. 166.

185. *Ibid.*, p. 162-164; Marchand, 1901, p. 485-486.

Ndrembolanony. Il s'enfonça donc vers l'est où il prit le parti du roi antevato-tobe dans une guerre locale. La fille de ce roi épousa Ndrembolanony. Ce fut l'un des trois fils de Ndremsileo, Marofela, qui forgea le nom d'Antefasy (les gens du sable), voulant dire par là que son royaume serait densément peuplé, par analogie avec le sable¹⁸⁶.

Avant le début du XIX^e siècle, le roi antefasy le plus important fut sans nul doute Ifara, qui résidait à Ambaky (l'ancien nom de Farafangana). Il obtint le monopole du commerce avec les premiers navires européens qui relâchaient sur son littoral et il devint si puissant qu'il fut un moment considéré comme le seul « propriétaire » du fleuve Manampatra¹⁸⁷. Le souvenir d'un autre roi zarabehava, Maseba, est demeuré particulièrement vivace. Ce fut lui, en effet, qui arracha les Antefasy à une brève domination antemoro. En fait, Ifara succéda à Maseba, mais il est difficile d'établir les dates. Les Antefasy (qui se prévalent parfois de liens de parenté avec les Zarabehava) étaient un clan dont la formation fut certainement postérieure à celle des Antesaka et qui datait peut-être de la période 1670-1680, et Maseba aurait été le dernier roi du XVII^e siècle. Si l'on se fie à des sources antemoro, les conflits qui opposèrent Antemoro et Antefasy auraient eu lieu pendant les années 1680¹⁸⁸. Ils se poursuivirent au XVIII^e siècle mais sans résultats concluants. Les Antesaka étaient plus renfermés sur eux-mêmes que les Antefasy et ils connurent de nombreuses difficultés de succession. La tradition a gardé le souvenir d'un de leurs rois zarabehava, Ratongalaza, qui aurait « tué ou chassé tous ses frères ». Son petit-fils, Lengoabo, fut le dernier roi du XVIII^e siècle et il étendit les frontières des Antesaka à leurs limites extrêmes¹⁸⁹. L'histoire des Antambahoaka et des Antemoro au XVIII^e siècle reste inconnue, bien que les relations des Européens citent la Matitana comme l'un des principaux exportateurs de riz et d'esclaves, surtout après 1724¹⁹⁰. Cette période se caractérise par un autre aspect qui revêt une grande importance, surtout après 1750, à savoir le malaise général qui régnait chez les sujets des rois zafindraminia et anteony, malaise qui devait atteindre son point culminant au XIX^e siècle et obliger les Anteony à demander l'aide des Merina contre leurs propres sujets.

Des quelque 4 000 colons et soldats envoyés de France à Fort-Dauphin en 1674, les deux tiers moururent de paludisme, de famine, ou de mort violente¹⁹¹. Vingt-quatre ans plus tard, parmi les ruines de ce fort, en pays Antanosy, un capitaine de navire hollandais découvrit que le « roi » local était un pirate martiniquais du nom de Samuel. Il avait sous ses ordres une vingtaine d'Européens et environ 300 Antanosy, plus une flotte de 15 pirogues à balancier, et il était continuellement en guerre avec le roi traditionnel,

186. M. Fontoynt et E. Raomandahy, 1939, p. 1-5.

187. *Ibid.*, p. 6-7.

188. G. Mondain, 1910, p. 73; R. K. Kent, 1970, p. 98 et 157.

189. H. Deschamps, 1936, p. 166-167.

190. C. Grant, 1801, p. 167-171, d'après un rapport de 1763.

191. G. Grandidier et R. Decary, 1958, p. 103, note 2.

Diamarang Diamera¹⁹². La présence européenne en pays Antanosy reposait sur des liens antérieurs noués par l'intermédiaire de Fort-Dauphin, mais s'explique aussi par l'essor des plantations aux Mascareignes après 1720, qui avaient de gros besoins en esclaves, en riz et en bétail. Le comte de Modave, gouverneur du second établissement français de Fort-Dauphin (1767-1770), ne découvrit pas moins de 35 rois entre la vallée de l'Ambolo et le Mandrare. Ils guerroyaient les uns contre les autres pour se procurer du bétail et des esclaves, poussant leurs propres sujets (surtout chez les Antondroy) à de fréquentes migrations. Le plus puissant de ces rois locaux avait moins de 3 000 villageois sous son autorité¹⁹³. De Modave, qui était ardemment opposé à la traite des esclaves et qui était venu pour la remplacer par un commerce légitime, fut abandonné par la France (tout comme de Flacourt avant lui) et finit par se faire marchand d'esclaves afin de rembourser ses dettes et d'être en mesure de réapprovisionner ses propres plantations de l'île de France (Maurice)¹⁹⁴. Il convient de rappeler que Fort-Dauphin avait été construit à un moment où le pays Antanosy était déjà l'une des régions les plus peuplées de Madagascar, dont la production agricole était largement excédentaire et qui avait même des chances sérieuses de s'unifier et de devenir un État d'une certaine importance. Peu de temps après l'échec de la mission de De Modave, un voyageur français considérait le pays Antanosy comme le « plus pauvre » et le « plus triste » de l'île, très peu peuplé et presque « sans ressources » ; même les esclaves et le bétail étaient peu nombreux et il fallait aller les chercher au loin¹⁹⁵.

L'Antandroy, à l'extrême sud de Madagascar, se divisait en deux parties très différentes. Les Karimbola qui avaient été les *tompon-tany* de l'Antandroy occidental, entre les fleuves Manarandra et Manambovo, n'ont pas gardé le souvenir d'une migration. L'Antandroy oriental (que de Flacourt appelle le pays des Ampatres), situé entre le Manambovo et le Mandrare, fut jadis occupé principalement par les Mahandrovato qui furent ensuite submergés par une grande vague d'immigrants venus de l'Ibara et d'Antanosy, fuyant l'instabilité politique qui y régnait pour chercher un asile dans les zones arides du Sud¹⁹⁶. La dynastie régnante des Zafimanara semble descendre des Mahandrovato (qui accueillirent les premiers groupes d'immigrés), et leur domination fut peu à peu tolérée par les Karimbola également. Ce sont les Zafimanara qui ont donné le nom collectif d'Antandroy à tous les peuples qui vivaient entre les fleuves Manarandra et Mandrare. Ce nom traduisait un sentiment d'unité politique, impliquait l'existence d'une « Confédération zafimanara ». Les Karimbola, dont les chefs vivaient à Ambahy et qui préser-

192. J. Coin, « Voyage », 1698, dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. VI, p. 41-47.

193. Modave, « Journal », 1768, dans G. Grandidier et R. Decary, 1958, p. 10. Il y eut une révolte en pays Antanosy après 1730 contre les Zafindraminia qui furent dépossédés de leur bétail, d'après Le Gentil, 1779-1781, vol. II, p. 511-522 ; mais cette révolte se serait peut-être produite entre 1770 et 1780, d'après A. Grandidier, *Notes*, manuscrit, f. 316, 410, 561 ; G. Grandidier et R. Decary, 1958, p. 104, note 5.

194. H. Deschamps, éd. de 1965, p. 80-81.

195. M. de la Haye, 1774, dans G. Grandidier et R. Decary, 1958, p. 10, note 1 (a).

196. E. Defoort, 1913, p. 161-172, expose à grands traits ces différentes migrations.

vèrent leur autonomie, acceptèrent les rois zafimanara, concluant avec eux des alliances matrimoniales, pour faire face à un danger réel et permanent : l'expansion des Maroserana-Mahafaly vers l'est¹⁹⁷. Avec le temps, les Zafimanara, qui réussirent à contenir les Mahafaly sur la Menarandra jusque vers 1750 seulement¹⁹⁸, cessèrent d'être utiles aux Karimbola. Presque à la même époque, des migrations répétées de l'intérieur et de l'Antanosy diluèrent l'autorité des Zafimanara dans l'Antandroy oriental. Vers 1790, les Zafimanara, débordés et incapables de faire face aux changements qui s'opéraient dans leur ancien habitat, durent se réfugier sur le plateau de Manombo. Comme pour beaucoup d'autres peuples malgaches, la fin du XVIII^e siècle n'augurait rien de bon pour les Antandroy.

Les îles Comores : Grande Comore, Anjouan, Mohéli, Mayotte¹⁹⁹

Les Comores sont un groupe d'îles situées approximativement à mi-chemin entre Madagascar et l'Afrique. La Grande Comore est la plus proche du continent africain, Mayotte fait face à Madagascar, Anjouan et Mohéli étant situées au centre de l'archipel. Leur passé peut être à juste titre considéré, entre autres choses, comme le reflet de cette situation géographique. De l'avis général, les Comores ont été peuplées par des continentaux parlant bantou, sans liens apparents avec l'islam, cette grande religion ayant été importée par les Afro-Shīrāzī, et la suprématie durable de l'islam sunnite chez les Comoriens est également due aux succès politiques de musulmans venus d'Afrique à une date plus récente. Selon les traditions recueillies par Ṣaʿīd Aḥmad ʿAlī²⁰⁰, les périodes préislamiques et shīrāzī sont associées aux chefs anciens, les *bēdja*, et leurs successeurs *fani*, dont les filles (*jumbe*) allaient épouser les nouveaux venus sunnites²⁰¹. On ne sait pratiquement rien des *bēdja* et il ne faut pas délimiter trop stricte-

197. *Ibid.*, p. 162 et 166.

198. *Ibid.*, p. 168.

199. Les noms des quatre îles Comores varient infiniment dans les sources anciennes. Mais leurs appellations locales étaient : Ngazija, Anzuani, Muali (parfois M'héli) et M'samburu (du nom du plus grand groupe de langue bantou de Mayotte, M'Chambara), parfois aussi M' Ayata. J. Repiquet, 1902, p. 110; A. Gevrey, 1972, p. 74. Les noms figurant dans cet essai sont les plus usités.

200. *Essai sur l'histoire d'Anjouan*, 29 décembre 1927, manuscrit dactylographié, p. 1-45, Bibliothèque Grandidier, Tsimbazaza-Tananarive (actuelle Antananarivo), République malgache; nous suivons la pagination du manuscrit dactylographié. Des fragments de l'*Essai* de S. A. ʿAlī ont été très mal reproduits dans une revue locale éphémère, *Promo Al-Camar*, en mai 1971. En dépit de nombreux passages prêtant à confusion, l'*Essai* de 1927 reste la tentative la plus intéressante et la plus précieuse d'histoire locale. Il est dédié au gouverneur général de Madagascar et de ses dépendances. Les Comores ont été rattachées à Madagascar de 1914 à 1946. Mayotte est devenue un protectorat français en 1843. Les autres Comores tombèrent sous la domination française en 1886.

201. S. A. ʿAlī, 1927, p. 3-7.

ment les deux périodes²⁰², mais on attribue la technique de construction en pierres et l'édification de la première mosquée comorienne aux *fani*²⁰³. Bien que cette segmentation tende à recouper celle que l'on utilise souvent pour l'histoire de l'Afrique de l'Est²⁰⁴, il n'est pas encore possible d'établir une chronologie pour les *bédja* et les *fani* en l'absence d'études archéologiques, linguistiques et historiques approfondies. Ces études ne se font pas seulement attendre. Elles pourraient largement contribuer à faire mieux comprendre trois événements majeurs : les migrations des peuples de langue bantou, les migrations indonésiennes vers l'Afrique et Madagascar, et l'apparition de la culture swahili elle-même²⁰⁵.

Avec les dernières migrations musulmanes apparut clairement un concept politique. Pour la première fois, les quatre îles Comores étaient perçues comme une entité unique que l'on a tenté de rassembler sous l'autorité d'un seul monarque (le sultan), résidant à Anjouan, île située au centre de l'archipel. Le début de « l'ère des sultans » pourrait remonter à 1506 ou même avant 1400, selon l'interprétation des rares sources dont nous disposons²⁰⁶. Une ou plusieurs îles pourraient bien avoir été sous l'autorité de commerçants du Mozambique et des Kilwa²⁰⁷ avant l'arrivée, à la Grande Comore, des « Ara-

202. Les *bédja* apparaissent parfois comme les premiers chefs *shīrāzī*. C'est ainsi que M. Fontoynt et E. Raomandahy (1937, p. 12) ont recueilli la tradition orale suivante : « Grâce à leurs connaissances botaniques, pharmaceutiques et médicales, ces chiraziens échappèrent aux maladies et ils se multiplièrent rapidement, puis se dispersèrent, se choisissant des chefs auxquels ils donnèrent le nom *Bedja*, que l'on retrouve ensuite chez plusieurs sultans, tels *Fabedja* » (les italiques sont ajoutées par nous). Les réserves, assez bien exprimées par James Kerkman sur l'Afrique de l'Est, dans sa note sur « Les Perses » à Justus Strandes (p. 309-310 de la traduction anglaise, éd. de 1971), s'appliquent aux différences marquées entre *Shīrāzī* et Arabes, ainsi que les périodes *fani* et sunnite, utilisées pour des raisons de simple commodité.

203. La mosquée la plus ancienne est située à Chingoni, à Mayotte. Selon A. Gevrey (1972, p. 207), qui se fonde sur son interprétation de la date gravée, elle daterait de l'an 944 de l'hégire, alors que selon S. A. 'Alī (1927, p. 4), elle daterait de 844 (soit 1566 et 1441 de l'ère chrétienne).

204. Voir l'étude de H. N. Chittick, 1971, p. 100-117.

205. S'il apparaissait que la présence des continentaux sur les îles Comores remonte à une date reculée, il faudrait probablement réviser la quasi-totalité des nombreuses théories et hypothèses sur les vagues migratoires des peuples de langue bantou et leurs différentes phases. Il est également possible que les colons venus du continent eussent été des métis d'origine afro-indonésienne, les Wamatsaha — premiers occupants des Comores —, aient eu un certain nombre de traits physiques, ethnographiques et même linguistiques qui confirmeraient cette hypothèse. Voir J. Repiquet, 1902, p. 51 et photo; S. A. 'Alī, 1927, p. 1; et les études comparatives de James Hornell (1934) sur les pirogues à balancier de Madagascar, des Comores et de l'Afrique de l'Est. Les vocabulaires comoriens les plus anciens dont nous disposons sont déjà en kiswahili : par exemple, pour les 14 mots cités par Walter Peyton en 1613 voir S. Purchas, 1613; *His pilgrims*, British Library, Londres, manuscrit n° 6115, vol. I, f. 488-490; A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. I, p. 491 et note; L. Aujas, 1920, p. 51-59.

206. A. Gevrey, éd. de 1972, p. 78-79, 148, 184, 206-207; S. A. 'Alī, 1927, p. 2-5; J. Repiquet, 1902, p. 111-112. Gevrey donne, p. 227, une liste de 18 sultans de Mayotte (dont le dernier venait de Madagascar) qui auraient régné de 1530 à 1843. D'après lui, certaines des dates sont exactes et d'autres sont approximatives. Malheureusement, la date qu'il donne pour le voyage de Lancaster aux Comores, 1561, comporte une erreur de trente ans, il a eu lieu en 1591, et *il ne s'agit pas* d'une simple inversion du 6 en 9.

207. J. Strandes, réimpression, 1971, p. 85; J. de Barros, 1552-1613, vol. I, p. 214-215; A. Gevrey, 1972, p. 123.

bes musulmans appartenant à la tribu qui fonda Malindi²⁰⁸ ». Du continent africain, depuis des temps immémoriaux, on pouvait voir la Grande Comore à chaque éruption volcanique du mont Kartala.

D'après les traditions de sources diverses et celles dites fonctionnelles, la première dynastie comorienne serait originaire d'Anjouan, bien que le premier ancêtre ait d'abord émigré à la Grande Comore²⁰⁹. Cela n'est peut-être pas aussi illogique qu'il y paraît. La Grande Comore est la plus vaste des îles, mais elle n'a pas d'eau douce et sa terre est en général ingrate. En 1727, Alexander Hamilton la présentait encore comme une île ne fournissant que le strict nécessaire à une poignée d'habitants²¹⁰. Le deuxième ancêtre, Ḥasan/Ḥasanī, véritable fondateur de la dynastie, est également présenté comme un grand constructeur de mosquées à Anjouan — d'abord à Sima, ensuite à Domoni. Il est aussi considéré comme le principal propagateur du rite *shāfiʿite*, et il semble même difficile d'imaginer qu'il n'a pas autorisé l'adoption de l'islam sunnite par les Anjouanais. Ses fils portaient deux noms : l'un bantou et l'autre arabe. Ils étendirent le pouvoir de la dynastie hassanite aux autres îles Comores, très probablement en même temps qu'ils y introduisirent la nouvelle foi religieuse²¹¹. Après cette période, l'histoire des Comores est marquée par des rivalités internes qui sévissaient, même à l'échelle des microscopiques sultanats des différentes îles. Ainsi, alors que l'islam sunnite s'implantait dans toutes les Comores et y entraînait la mise en place d'un nouveau système judiciaire avec ses *kādī*, ses *nāʾib* (juges de village) et ses *madjelisse* (corps de juristes), des rivalités politiques entre membres d'une même ethnie et entre certains des anciens *fani* et les nouveaux sultans devinrent à la fois une constante et un facteur dynamique de la société comorienne.

Les récits des Européens qui visitèrent les îles Comores sont rarement confirmés par les traditions locales ou, tout au moins, par celles qui ont pu être transcrites jusqu'à présent. Cependant, ces deux sources — interne et externe — révèlent une rivalité constante et montrent que ce ne furent pas la Grande Comore et Mayotte qui dominèrent l'histoire des Comores mais que les chefs de file en étaient Anjouan et Mohéli. À l'aube du XVII^e siècle, des voyageurs indépendants de différentes régions d'Europe confirmèrent qu'Anjouan avait en effet un monarque — une reine — considéré comme le chef suprême des quatre Comores²¹². Il ressort également de ces mêmes sources que chaque île avait son propre chef, qui détenait un pouvoir de

208. Do Couto, chap. 5, p. 310-318; A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. I, p. 103.

209. Le fait que la plus ancienne mosquée soit à Mayotte et non à Anjouan (et d'autant plus que sa construction est attribuée à Haïssa, fils de Ḥasanī) semble confirmer l'aspect fonctionnaliste. Mais l'on ne saurait être catégorique car, à proprement parler, il n'existe pas d'histoire scientifique des Comores avant le XIX^e siècle.

210. A. Hamilton, 1727, vol. I, p. 16-22; *Antananarivo annuel*, vol. IV (1892), p. 498 (de la seconde édition de 1744).

211. S. A. 'Alī, 1927, p. 3. Leurs noms bantou étaient Machinda et Chivampe.

212. Notamment les Hollandais en 1599, 1601-1602 et François-Martin de Vitry en 1602 également; voir A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. I, p. 256, 272 et 317.

fait et révérait la reine d'Anjouan en tant que chef dynastique²¹³ et non pas nécessairement en tant qu'autorité militaire et administrative redoutable. En 1602, par exemple, Mohéli était gouvernée par un roi musulman indépendant et imposant, qui stupéfiait les voyageurs européens par son étonnante compétence en matière de navigation, par ses cartes marines de la région s'étendant de la mer Rouge aux Indes orientales, par sa connaissance directe de l'Afrique et de l'Arabie et — ce qui n'était pas le moins étonnant — par sa maîtrise de la langue portugaise²¹⁴. Ce Comorien extrêmement intéressant mourut en 1613, un jour exactement avant l'arrivée de Christophe Newport qui put faire observer que seule la mort du roi pouvait apporter une trêve momentanée aux fréquentes opérations menées par les embarcations mohéliennes contre Anjouan et d'« autres » Comores²¹⁵. Un an plus tard, d'autres voyageurs anglais constatèrent que la Grande Comore était partagée entre dix « seigneurs », que la reine d'Anjouan (la « Vieille Sultane ») avait « délégué » son pouvoir sur Mohéli à ses deux fils, Amar-Adel, sultan, et son frère, vice-sultan et *shārīf* (principale personnalité religieuse), qui vivaient tous deux à l'intérieur de l'île, près de Fombony, et, enfin, que la partie principale du port de Mohéli était placée sous l'autorité du gouverneur de Fombony, personnage très influent²¹⁶. Toujours en 1614, le vieux *fani* de M'samudu se proclama sultan indépendant et maître du nord d'Anjouan, la vénérable reine ayant perdu toute autorité sur son île²¹⁷. Martin Pring rencontra aussi un puissant *fani* à Mohéli en 1616²¹⁸. Vers 1626, il y eut deux prétendants au sultanat de Mohéli : un descendant du *fani* (probablement mort à l'époque) et un « Arabe ». Tous deux devaient leur « fortune » et, apparemment, l'essentiel de leur rivalité à leurs épouses, filles du « dernier sultan »²¹⁹.

À quelques exceptions près²²⁰, les chefs comoriens ont cherché à établir de bons rapports avec les Européens qui visitaient leurs îles. Les capitaines des

213. De nombreux récits mentionnent des « reines » du sultan, qui sont parfois ses épouses et parfois sa mère. La reine mère (d'un sultan) semble avoir été un personnage très respecté : voir le récit de John Saris sur Mohéli en 1661, dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. I, p. 497.

214. Rapport de l'amiral G. Spilberg sur sa visite de 1602, traduit du néerlandais dans de Constantin, 1725, vol. IV, p. 29-30 et 42-60; A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol I, p. 312-313.

215. A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. I, p. 490.

216. Relations de Walter Peyton et Thomas Roe, 1614, dans S. Purchas, *His pilgrims*, 1613, British Library, Londres, manuscrit n° 6115, vol. I, f. 529 et 536 et suiv.; A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. II, p. 83-89.

217. A. Gevrey, 1870, p. 185; A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. II, p. 90 et suivantes. Gevrey et Grandidier affirment l'un et l'autre que *Magné-fané* (*fani*) était le nom du sultan « rebelle » de M'samudu et ils citent tous les deux Pieter van den Broecke, observateur avisé et officier de la flotte hollandaise sous les ordres du général Reynst, qui visita les Comores en 1614. Mais P. van den Broecke ne mentionne pas ce nom.

218. A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. II, p. 100. Le nom est cité par M. Pring dans *Fanno Mary O Fannadill*.

219. Relation de Thomas Herbert, dans A. Grandidier *et al.*, *op. cit.*, p. 394-399.

220. Par exemple, 35 marins sous le commandement de J. Lancaster furent tués dans une embuscade à la Grande Comore en 1591 (acte qui devait donner une mauvaise réputation à cette île pendant des décennies et même pendant un siècle). Voir A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. I, p. 161.

navires européens prirent l'habitude d'envoyer, à leur arrivée, des épées et des pistolets somptueux aux chefs locaux²²¹. De leur côté, les sultans et leurs gouverneurs de « ports » se faisaient remettre des lettres de recommandation par ces capitaines au moment de leur départ. Ces lettres étaient ensuite présentées — comme preuve d'amitié internationale — aux capitaines qui arrivaient aux Comores²²². Presque tous « les navires anglais à destination de Mocha, de la Perse ou de Surat », écrivait Hamilton, relâchaient à « Johanna » (Anjouan) pour se « rafraîchir », tissant ainsi les liens d'une longue amitié anglo-anjouanaise à laquelle les sultans locaux firent de temps à autre appel. Les commerçants comoriens avaient longtemps servi d'intermédiaires entre Madagascar, l'Afrique et l'Arabie, mais cela ne signifie pas (comme on le lit parfois) que les quatre îles n'avaient rien à exporter elles-mêmes. Les guerres qui sévissaient sur une île, comme à la Grande Comore en 1620²²³, et les fréquents raids d'une île à l'autre dépassaient les tensions purement politiques. Dans bien des cas, il s'agissait simplement de capturer des esclaves à exporter moyennant un profit élevé. Cette dualité d'objectifs fut encore plus nette lorsque M'samudu eut construit sa grande mosquée en 1670, mais moins qu'à l'époque des pirates de l'ouest de l'océan Indien (1680-1720), quand les sultans des Comores utilisaient d'aussi grands pirates que Mission et Caraccioli, avant d'en être eux-mêmes les victimes, et quand le pillage et la destruction des villes comoriennes étaient chose courante²²⁴. Ce fut précisément entre 1700 et 1720 que des escadres de la marine britannique sous le commandement du capitaine Cornwall et du commodore Littleton abandonnèrent la neutralité de leur pavillon et apportèrent une aide active à Anjouan et à son sultan²²⁵. Cette assistance militaire et navale traduisait le désir d'étendre l'autorité effective d'Anjouan aux autres Comores et d'obtenir en compensation le refus catégorique d'héberger les pirates. La suprématie de ces derniers prit fin vers 1720, mais non les interventions armées des Britanniques au nom d'Anjouan.

En 1736, selon Şa'īd Aḥmad 'Alī, Anjouan eut un nouveau monarque, le sultan Aḥmad, qui estimait — comme les premiers Hassanites — que toutes les Comores devaient relever d'un chef suprême. Son règne dura longtemps, « plus de quarante ans », mais il fut marqué, en 1743, par une

221. En 1608, quand Alexander Sharpy envoya quelques colifichets et deux couteaux au chef local en débarquant à la Grande Comore, son présent fut « rejeté avec dédain ». Voir A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. I, p. 419.

222. Par exemple, en 1620, des lettres écrites en anglais et en néerlandais, et datées respectivement du 16 août 1616 et du 8 août 1618, ont été présentées au général de Beaulieu en tant qu'« attestations » (A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. II, p. 358). La pratique des lettres internationales de recommandation est certainement empruntée à la culture scripturale swahili locale, puisqu'on sait que les chefs mayotte au moins communiquaient par lettres avec le sultan d'Anjouan. En 1599, par exemple, le sultan de Mayotte remit aux Hollandais une lettre de recommandation pour la reine d'Anjouan (A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. I, p. 256) ; en 1646, John Smart emporta des « lettres » du « roi de Mayotte » à Anjouan (Smart à Kynnaston, 26 juin 1646, dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. V, p. 514-517).

223. A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. II, p. 365.

224. *Ibid.*, vol. III, p. 480-514.

225. *Ibid.*, vol. V, p. 53, 156, 159. (En 1790, le capitaine français Péron soutint Anjouan contre Mayotte, qui allait devenir un protectorat français cinquante-trois ans plus tard.)

tentative de coup d'État, dirigé contre la dynastie, qui faillit réussir, par une guerre politique ouverte avec Mayotte quelques années plus tard (qui se termina par la défaite humiliante d'Anjouan) et, surtout, par une grande révolte interne. En effet, les descendants des premiers occupants d'Anjouan (les Wamatsaha), conduits par un homme du commun au pouvoir charismatique, Tumpa (qui prétendait descendre d'un *fani*), se soulevèrent en 1775 contre l'élément dominant arabe, exigeant une pleine égalité et « le droit d'épouser les femmes arabes ». La ville de Domoni opposa une faible résistance aux rebelles qui y trouvèrent assez d'armes à feu pour pouvoir assiéger la ville de M'samudu elle-même. Heureusement pour les Hassanites, ils avaient engagé une section de fusiliers marins britanniques qui n'eurent aucun mal à abattre Tumpa qui se tenait sur une plate-forme élevée et s'abritait sous un grand parapluie rouge²²⁶. Sa mort mit fin à un mouvement qui aurait pu avoir des conséquences d'une portée considérable pour Anjouan et les autres îles Comores. Cependant, tandis que le XVIII^e siècle touchait à sa fin, les vrais problèmes qui allaient se poser aux Comores ne faisaient que commencer. En effet, des flottes de pirogues à balancier malgaches, conduites par les Sakalava et les Betsimisaraka, commencèrent à faire des incursions dans les quatre îles à la recherche d'esclaves et terrorisèrent pendant longtemps la population locale. Ces expéditions maritimes cessèrent vers 1825, en raison principalement d'interventions britanniques²²⁷. De plus, les bouleversements provoqués par l'expansion merina à Madagascar eurent au moins une conséquence inattendue. Mayotte devint un pays de langue malgache à cause des vagues massives de Sakalava qui s'enfuirent de l'Iboina et l'île eut des sultans malgaches (Ramanetaka, parent de Radama I^{er} et Andriantsoli, dernier chef sakalava-boina)²²⁸. La situation des Comores, à mi-chemin entre l'Afrique et Madagascar, n'était pas des plus confortables.

Les îles Mascareignes : Réunion, Maurice, Rodrigues²²⁹

Contrairement à Madagascar et aux Comores, les trois îles Mascareignes demeurèrent inhabitées jusqu'à l'arrivée des Européens dans l'océan Indien²³⁰. Leur situation géographique, à l'est de Madagascar, contribua à faire de la Réunion (île Bourbon) et de l'île Maurice (île de France) des

226. S. A. 'Alī, 1927, p. 12-14.

227. Sur les expéditions maritimes des Malgaches, voir la note 109 ci-dessus, ainsi que le récit d'Austin Bissel (novembre 1798), dans A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. V, p. 415-416; voir aussi M. Fontoyonot et E. Raomandahy, 1937, p. 15-21.

228. A. Gevrey (1870, p. 217-225) traite brièvement de Ramanetaka et d'Andriantsoli.

229. Il ne sera pas question ici de Rodrigues, rocher volcanique de 155 km² environ situé à plusieurs centaines de milles marins de la Réunion et de l'île Maurice. Voir, pour cette île, J. F. Dupon, 1969; A. J. Bertuchi, 1923. Les trois îles ont reçu leur nom collectif actuel dans les années 1820 et A. Toussaint (1972) est l'ouvrage de référence à ce sujet. La Réunion s'est jadis appelée Bourbon et les Français ont rebaptisé Maurice l'île de France. Nous avons conservé les noms actuels.

230. Cette donnée de fait permet aussi d'écarter la thèse des mouvements directs de population de l'Indonésie à Madagascar à travers l'océan Pacifique, mouvements qui auraient donné aux Mascareignes leurs propres *tompon-tany*.

bases navales stratégiques contrôlées par les grandes compagnies maritimes. Les deux plus grandes îles du groupe connurent elles aussi une économie de plantation de type classique, comme celle qui avait gagné, à des moments et à des degrés différents, non seulement la région orientale de Madagascar mais aussi l'Afrique de l'Est et du Sud-Est et même le littoral indien. Après 1638, les Hollandais concentrèrent leurs efforts sur l'île Maurice pour en exploiter le bois et faire le commerce des esclaves avec Madagascar, mais ils l'abandonnèrent en 1710²³¹. Quant à la Réunion, elle reçut ses premiers colons de Fort-Dauphin en 1646 puis en 1654; ils comprenaient un nombre à peu près égal de Français et de Malgaches qui s'étaient « rebellés » contre la première Compagnie française des Indes orientales. Cette dernière devait néanmoins réussir à faire de l'île Bourbon une chasse gardée de 1664 à 1719²³². Les Français colonisèrent l'île Maurice à partir de la Réunion vers 1721 et les deux îles relevèrent de l'autorité de la seconde Compagnie des Indes orientales jusqu'en 1767, date à laquelle les Mascareignes passèrent sous le contrôle de l'administration royale²³³. Instruits par l'exemple de la Révolution française en 1790, les planteurs de la Réunion et de l'île Maurice commencèrent à revendiquer une forme de nationalisme local pour s'opposer à certaines mesures prises par la métropole telles que l'abolition de l'esclavage en 1794 et les tentatives faites par la Convention pour dépêcher ses agents, dont deux furent expulsés en 1796. Les guerres napoléoniennes portèrent préjudice aux Mascareignes françaises. L'île Maurice passa définitivement sous l'autorité britannique et l'approvisionnement en esclaves fut provisoirement tari. Malgré les changements politiques, cependant, la Réunion et l'île Maurice étaient à la veille d'une période de grande prospérité économique.

Vers 1710, ces deux îles regroupaient près de 2 000 habitants, dont un tiers d'esclaves. Vers la moitié du siècle, la population s'était accrue de 300% mais les esclaves entraient pour plus des deux tiers dans cette augmentation et vers la fin du siècle, les deux îles comptaient 120 000 habitants, dont 94 000 esclaves²³⁴. Dès le début du XVIII^e siècle, on pouvait déjà discerner cinq groupes sociaux : les Blancs descendant des premières familles de colons, les créoles blancs, les créoles mulâtres, les étrangers blancs (dont de nombreux anciens pirates anglais et quelques réfugiés hollandais qui avaient fui leur propre Compagnie des Indes orientales) et les esclaves qui se subdivisaient en créoles noirs et esclaves qui n'étaient pas nés dans les îles²³⁵. Il y avait peu

231. Sur les Hollandais à l'île Maurice, voir A. Pitot, 1905.

232. J. Barassin, 1953.

233. On trouvera un excellent résumé des périodes postérieures à 1719 dans A. Toussaint, 1972, p. 38-106 (sur la Compagnie et l'administration royale). Pour plus de détails, voir A. Pitot, 1899; C. Grant, 1801; A. Lougnon, 1956 et 1958.

234. A. Toussaint, 1972, tableaux statistiques, p. 335-338.

235. D'après le rapport de 1714: voir J. Barassin, 1953, p. 309; A. Toussaint, 1972, p. 32. Citant un rapport rédigé en 1763 par un officier de la marine britannique, Grant estimait que les premiers colons n'avaient eu des enfants qu'avec des femmes malgaches, qu'il n'y avait pas un créole sur cinquante qui ne reflétait cette union et que les créoles autochtones avaient à peu près les mêmes privilèges que la petite noblesse en France. C. Grant, 1801, p. 163-171; A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. V, p. 303.

d'esclaves affranchis avant 1797 (en 1788, par exemple, il n'y en avait que 950 à la Réunion qui comptait alors 45 800 habitants et 2 456 sur 42 828 habitants à l'île Maurice²³⁶). Cependant, la population servile se modifia sensiblement quand les acheteurs des Mascareignes se désintéressèrent progressivement de Madagascar pour se tourner vers l'Afrique et l'Inde à la recherche de nouveaux travailleurs. Ce changement s'explique notamment par la croyance que les Malgaches étaient particulièrement enclins à former des colonies d'esclaves fugitifs. Selon un rapport de 1758, « les esclaves de Madagascar ont fortement tendance à s'évader. Nombre d'entre eux, épris de liberté, se sont enfuis dans les montagnes, au milieu de forêts inaccessibles, pour revenir en groupes attaquer les plantations où ils avaient été esclaves²³⁷ ». En fait, le marronnage était à la Réunion et à l'île Maurice, comme partout ailleurs, une réaction à l'esclavage favorisée par l'environnement et il resta un problème chronique jusqu'à une époque récente, alors qu'il n'y avait presque plus d'esclaves malgaches.

La canne à sucre était cultivée à l'île Maurice depuis 1639, mais la première usine sucrière fut construite sous l'administration de Mahé de Labourdonnais (1735-1746), qui réorganisa aussi les Mascareignes en en faisant une base dirigée contre les Britanniques de l'Inde²³⁸. Mais l'île Maurice n'exporta réellement du sucre qu'après l'avènement de l'administration royale française qui abrogea les mesures restrictives imposées par la Compagnie des Indes orientales et ouvrit les îles à tous les ressortissants français à la fin des années 1760²³⁹. Le café, introduit à la Réunion en 1715 et qui en devint la culture principale, battit son dernier record de production au début des années 1740. Vers 1767, son déclin était tel (à cause de la concurrence des Antilles) que les planteurs réunionnais durent se rabattre sur les épices²⁴⁰. Pendant les trente années qui suivirent, les îles Mascareignes, à mesure que « le commerce délaissait l'océan Atlantique en faveur de l'océan Indien », devinrent « le point de convergence d'une véritable "route des îles"²⁴¹ ». L'île Maurice qui, du temps de la Compagnie, accueillait environ 30 navires par an, vit ce nombre décupler vers 1803. La plupart de ces navires appartenaient à des marchands étrangers, surtout des États-Unis après la guerre d'indépendance. On pourrait dire que les minorités privilégiées des îles Mascareignes avaient un niveau de vie égal ou supérieur à celui de tous les autres territoires coloniaux vers 1800.

236. A. Toussaint, 1972, tableaux statistiques, p. 335-338.

237. C. Grant, 1801, p. 75-78; A. Grandidier *et al.*, 1903-1920, vol. V, p. 316-317.

238. Sur Mahé de Labourdonnais, certainement la personnalité la plus novatrice, voir son *Mémoire des îles de France et de Bourbon*, édité et annoté en 1937 par A. Lougnon et A. Toussaint. Sur l'industrie sucrière, voir A. North-Coombes, 1937.

239. A. Toussaint, 1967, p. 94.

240. *Id.*, 1971, p. 35-36.

241. *Id.*, 1967, p. 94.